7me ANNÉE — N° 4 — AVRIL 1908.

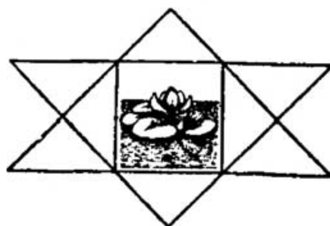
Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

DIRECTEUR : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations. La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :



PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

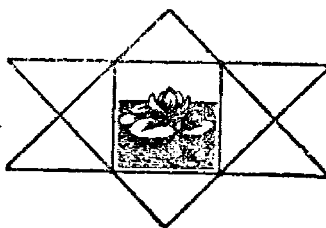
2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — N° 4



AVRIL 1908

REVUE COSMIQUE

Etude pratique des Bases de la Philosophie Cosmique

L'homme est la victime de la Politique dont la religion est le sceptre. Pathétiquement, spirituellement, intellectuellement et vitalement il est réduit à une extrême faiblesse, en raison de la dégradation de son état d'esclave.

Les effets ordinaires qui en résultent sont la sommolence, la léthargie,ou le délire. La panacée populaire pour remédier à ces maladie provoquées par la politique, consiste à secouer le sommolent avec une violence d'autant plus grande que la sommolence est plus proche de la léthargie et à punir les délirants. — Magnifique !!!

Et cependant le sombre nuage a une glorieuse doublure : le fait que l'homme hautement organisé,et par conséquent sensitif, comme il l'est, non seulement existe, mais aspire et lutte dans des conditions au milieu desquelles des êtres, depuis les plus radiants et les plus raréfiés jusqu'aux moins évolués, eussent depuis longtemps succombé, prouve la véracité du cantique transmis sous une forme altérée à travers les siècles : « L'homme, formé un peu plus dense que les êtres qui furent désignés pour former, est couronné de gloire et d'honneur et désigné pour avoir domination sur toutes les manifestations de l'Impensable. » Etant dans la plus dense matérialité, toutes choses lui seront soumises ; même la mortalité.

Dans la mémoire de beaucoup de personnes, Celui qui *possédait une vocation, cette chose entre toutes la plus précieuse, indépendante de de la religion, de la race et de la croyance*, proclama la résurrection en toute la pléninsude de son éloquence et la splendeur de son idéalité. Il s'exclama : « Comme à l'égard du Christ, le roi d'Eshr al, l'Oint de « l'humanité, les adversaires peuvent accuser, les juges « condamner à la torture et à la mort, la pierre du sépul- « cre peut être scellée et une garde peut y être placée » *néanmoins, sûrement, Il ressuscitera glorifié, embelli, Immortel.*

L'humanité a été étendue pendant des siècles sous la lourde pierre sépulcrale, scellée par les puissances mises en action par des Dieux adverses; les générations ont succédé aux générations, en attendant l'ange qui devrait ôter la pierre. Eh bien ! La Tradition toujours ancienne et toujours nouvelle parce qu'elle est éternelle, proclame que l'ange qui pour chacun renversera la pierre du tombeau est « la Divinité en lui ». C'est pourquoi son visage est de la couleur de l'éclair en zigzag, irradiant du saphir de l'intelligence ; c'est pourquoi son vêtement aurique est aussi immaculé que la neige non foulée, blanc comme aucun foulon terrestre ne pourrait le blanchir.

Magnifique fut la proclamation du Kèves de l'Occident lointain « Le moi, est la restitution, la vie éternelle. Quiconque sait cette vérité, quoiqu'il soit mort en apparence, cependant vivra. » La Philosophie Cosmique n'annonce aucune chose nouvelle. A travers les éons du temps, de sommet en sommet des saintes montagnes, ceux qui sont montés et descendus ont entendu et déclaré la même vérité universelle, sublime et toute miséricordieuse : « *Le moi est votre Dieu* ». Sublime parce que par la responsion les plus parfaits peuvent entrer dans le Saint des Saints ; infiniment miséricordieuse, parce l'être de bonne volonté les plus mesquin en apparence, le moi le plus insignifiant peut par responsion entrer dans ce grand Temple de pro-

mière qui est plus brillante que celle du soleil du midi et la petite étincelle qui illumine l'être le moins évolué ont une même source et sont la manifestation de la responsion envers la radiance qui conditionne le perfectionnement de l'être.

*
* *

Ceux qui ont lu et compris la Tradition Cosmique se rendront compte que la duelle manifestation de l'être évolutif et involutif, les formateurs Brah Elohim et les Aoual sont d'une même origine, que bien que leur plan de manifestation diffère, de chaque formation il peut être dit avec une égale exactitude : « Elle porte en soi la Divinité » A présent donc que le mouvement Cosmique s'élève avec persistance et puissance comme la marée de l'océan, comme l'aube du jour, c'est le désir et le vouloir, comme c'est le devoir des dépositaires de la Tradition et des pionniers du mouvement dont elle est la Base, de faire leur possible pour rendre unies les voies raboteuses, droites, les voies serpentantes et de dissiper la brume et l'obscurité qui voilent la pure lumière du Soph. Leur désir et leur volonté est d'amener les étudiants Cosmosophes à quitter même en pensée la voie raboteuse de l'illogisme des dogmes, les labyrinthes des sentiers tortueux de la métaphysique et de regarder les choses en toute simplicité *telles qu'elles sont*, non par un motif de curiosité, mais afin de pouvoir de plus en plus efficacement éclairer, fortifier, encourager et faire reposer ceux qui désirent leur aide par affinité. Afin d'aider efficacement le mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité, le Cosmosophe doit penser, parler et agir de telle façon que personne ne puisse avec justice lui dire : « Médecin, guéris toi toi-même ». Il doit ensuite méconnaître tout ce qui pourra être pensé, dit ou fait contre lui. Ces deux conditions sont essentielles : parce qu'elles le rendent capable de porter témoignage de sa propre sincérité ; et parce que la concentration de sa pensée sur ce qui gressive et perpétuelle évolution Universelle ; car la lu-

de son propre aveu n'a aucun fondement en fait, est un gaspillage des forces, si nécessaires pour un but plus utile et plus salutaire.

En outre la conscience intérieure du manque de sincérité l'expose au danger de perdre le repos qui est le résultat du rapport avec la Divinité Habitante : parce qu'il se trouve dans la position des prophètes dont le voyant témoignait : « Vos excès sont comme un nuage entre vous et la Lumière Divine et lorsqu'il s'entretient avec lui-même ou avec ses êtres plus raréfiés qui centralisent vers lui et veut entrer dans la chambre de la méditation, de la contemplation ou du repos plus profonds, il se trouve comme dans un vide ou balloté çà et là comme des barques le sont sur une mer bouillonnante ; de même justement que celui qui est conscient de tendre vers le déséquilibre mental ne peut pas se mettre en rapport avec les aliénés sans encourir un grand danger personnel d'être contagionné, de même il en est pour ceux qui, secrètement ou ouvertement, se livrent à leurs propres excès et cherchent à aider ceux qui sont semblablement affectés.

La présence de ceux dont la sincérité assure le rapport avec la Lumière du Soph est comme de l'huile sur des eaux troublées, tandis que la présence de ceux qui sont conscients de leur insincérité, c'est-à-dire qui savent qu'ils ne sont pas fidèles à leurs propres moi, est comme de l'huile sur le feu ; et pendant qu'ils essaient probablement avec de bonnes intentions par des paroles et des actes bienveillants de soulager ceux qui se fient en eux, avec le lait de la sympathie et le baume de la consolation, la conscience intérieure de la conflagration de leur propre maison les paralyse ou au mieux leur cause une souffrance intense. Infiniment triste est la lamentation : « Si la lumière en vous est un comme de l'obscurité, combien terrible est l'obscurité ».

De plus l'humilité est le fondement sur lequel seul les hommes peuvent construire sûrement, et la sincérité est la

racine et le rejeton de l'humilité, parce qu'il n'est possible à aucun être de se regarder dans la claire lumière et de penser à son égard plus favorablement qu'il ne doit De plus la sincérité est le fort gardien de la charité, si admirablement décrite par Saül de Tarse : «La charité a la bonté durable qui est exempte d'envie et de rivalité, qui ne se vante pas soi-même et n'est pas facilement provoquée, qui ne se réjouit pas des défauts d'autrui, qui agit honnêtement aux yeux de tous les hommes ; parce que cette charité, une avec la justice, ne peut exister que chez ceux qui sont en rapport avec la Lumière Habitante qu'ils vêtent et manifestent volontairement et responsivement. » Aussi fortifiante que significative est la déclaration du grand fondateur de l'Ordre des Constructeurs : « Mes maçons sont à jamais libres» ; libres c'est-à-dire pouvant construire ou ne pas construire à volonté ; mais il sied à tout homme de faire son possible pour achever l'œuvre qu'il a entreprise et de la faire au mieux de sa capacité. Et cette réalisation n'est possible que par l'union du divin et de l'humain, union que l'insincérité rend impraticable. Lorsque dans l'aube de la sincérité un constructeur peut se porter témoignage qu'il est en rapport avec la pure Lumière, il peut aller sans crainte et joyeusement, en conquérant et pour conquérir. » La Tradition raconte qu'il y avait un grand roi, guerrier psychique, et qu'un jour quelqu'un qui le haïssait entra subitement comme il s'asseyait dans le jardin avec ses amis et se tenant debout devant lui, s'écria : « Lâche ! lâche ! » puis se tourna et s'en alla. Quelqu'un dit : « Comment arrive-t-il que vous méconnaissiez entièrement cette insulte ? »

Il répondit : « Etait-ce une insulte ? Je ne la ressentis pas, parceque rien en moi n'y répondit. » Que chacun de ceux qui prennent en main la truelle comme constructeur terrestre du grand édifice cosmique se garde par sa sincérité, de laquelle seule il est responsable, à la manière du royal guerrier d'autrefois. *(A suivre).*

ETUDE CLASSIQUE

La Traversée d'Eros

« Aucun être du monde des formes ne peut pénétrer dans les raréfactions, sauf dans la mesure où il a approndi les densités. »

Qu'elle est incomparable dans sa mélodie ineffablement tendre, la voix qui sans paroles ou langage, se répète maintes fois comme en écho autour du voile merveilleux se trouvant au point de rencontre entre les Occultismes et les Pathétismes.

La musique de la voix fait place au silence, le silence éloquent de la pensée qui est formation ; silence gros de l'espoir raisonnable qui est l'embryon de la réalisation.

*
* *

Au-dessus du rayonnement suprême d'où vient la voix imcomparablement mélodieuse, tendre ineffablement, paraît un surombrement qui s'étend à travers les extensions de la substance éternelle.

Quand le surombrement s'approche du voile où se rencontrent les Occultismes et les Pathétismes, une forme ovale à reflets prismatiques paraît au milieu de lui.

*
* *

Au moment où la forme ovale s'arrête devant le voile, dans le silence et le surombrement, elle s'ouvre et révèle un être en forme humaine. Il se tient debout, majestueux dans la conscience de son droit, la main droite tendue

prête à lever le voile. Alors la voix d'incomparable mélodie se fait entendre une fois encore : « Aucun être dans le royaume des formes ne peut atteindre les raréfactions sauf dans la mesure où il a approfondi les densités : *Voici l'homme.* » Echo après écho fut répété de raréfaction en raréfaction : *Voici l'homme.*

***

Le voile est traversé par une splendeur irradiante où se distinguent les douze couleurs composant la lumière de pure blancheur. La splendeur se concentre sur l'homme, et à ce moment, une fois encore la voix se fait entendre : « Le Sans Forme s'est vêtu de la forme, le non individualisé a assumé l'individualité. »

***

Un être en forme d'homme, radiant et raréfié, d'une beauté supernale, se manifeste dans l'aura de l'homme. De cette aura, il contemple l'être terrestre et par son vêtement matériel il sentiente la *substance* intégrale. Alors l'amour illumine sa figure glorieuse, la tendresse émane de sa voix comme il murmure ses premières paroles : *« Ma Psyché.* »

***

L'homme garde son poste élevé qu'il a conquis par le mérite de sa descente ; il se tient devant le voile attendant de pouvoir l'écarter. Celui qui dans l'aura de l'homme a revêtu la forme humaine est descendu vers une raréfaction moins subtile. Il passe de densité en densité, se vêtant d'obscurité afin de pouvoir percevoir les gradations multiples et variées de la substance éternelle, et devient de plus en plus conscient de leur manque de satisfaction. Alors sa figure qui reflète l'amour devient douloureuse, et sa voix si tendre a des accents de pitié en murmurant : « *Ma Psyché.* »

***

Des éons et des éons se sont écoulés depuis que le Revêtu, venu d'au delà du voile, a traversé les densités en

laissant derrière lui un sillon de lumière irisée baignant les pieds de l'homme qui attend et veille pour écarter le voile où se rencontrent les Occultismes et les Pathétismes.

Graduellement la lumière a remplacé les ténèbres.

A mesure que le Revêtu contemple et comprend le royaume qu'il traverse, son visage dégage encore plus d'amour, sa voix a des intonations de plus en plus tendres quand il répète les paroles : «*Ma Psyché.*»

***

Celui qui a traversé le voile pour prendre dans l'aura de l'homme la forme humaine, est enfin sur la surface de la terre en « divin et humain ». Comme humain il comprend et sent toutes les douleurs et toutes les misères ; comme divin il souffre avec l'humanité. Ensuite dans la communion parfaite produite par l'affinité dans la douleur, il entre dans une densité plus grande encore, il se plonge dans une profondeur encore inexplorée. Car telle est sa pensée d'amour :

« Dans les ténèbres plus épaisses, je pourrai peut-être attirer vers moi les ténébres moins épaisses qui enveloppent les hommes afin qu'ils aient un peu plus de lumière dans leur habitation. »

Au moment où il quitte la surface de la terre, à travers l'air tout chargé de soucis et de douleurs passe sa voix d'une tendresse infininie, prononçant les mots : « *Ma Psyché* ».

***

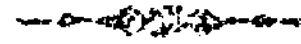
Quand le Revêtu traverse les profondeurs, dans les ténèbres épaisses brille une lumière radieuse où se distinguent les couleurs composant la lumière intégrale.

Regardant le lieu qu'il vient de quitter pour l'amour de l'homme il le voit comme à travers un lac d'eau cristalline, et l'être terrestre est devenu transparent pour lui. Alors il tourne son regard en bas vers l'immensité des profondeurs, et il voit une lumière. Il reconnaît la lumière qui

l'entourait lorsqu'il traversa, dans le passé très lointain, le voile devant lequel l'homme se tient debout prêt à l'écarter ; accablé par l'intensité de sa vision béatifique, il pousse le cri : « Ma Psyché, Ma Psyché » et perd la connaissance active de son entourage.

En passivité il entend une voix qui lui répond : « La vie est sans commencement, ni fin, indivisiblé, universelle. »

Et la voix sans langage, la voix incomparablement mélodieuse, tendre ineffablement, chante à travers le Cosmos : « Le roi de l'Etre, la vie de sa vie, la lumière de sa lumière, l'amour de son amour est l'HOMME. »



PHILOSOPHIE VÉDIQUE

Y eut-il le non-temporaire où rien n'existait de visible on d'indivisible ?

Y eut-il le sans-forme où il n'y avait ni raréfaction ni densité, ni l'enveloppé, ni l'enveloppement, ni hauteur ni profondeur, ni mortalité, ni immortalité, ni lumière ni obscurité ?

Y eut-il un suprême Tout sans diffusion, sans attraction, sans fixité, sans plasticité; où le non être était et où l'être n'était pas ?

Quand et comment naquit la dualité ? Quelle fut la cause du premier germe ?

Les sages d'antan, ont-ils, par leur propre intelligence, formé l'être de ce qui paraissait ne pas être ? Ont-ils formé l'homme des Dieux, le mortel de l'immortel, l'action de la quiétude, le fini de l'infini ?

Si oui, d'où naquirent-ils eux-mêmes ?

D'où vint la conception d'un haut et d'un bas ?

D'où vint le premier germe humain ?

A quel magnifique foyer fut-il alimenté ?

Que sont ces choses ? Qui peut les expliquer ?

Qu'est-ce que la formation ? Il est enseigné que les êtres furent formés par des êtres supérieurs.

Eh bien ! D'où vint le premier être formateur ?

Un ancien dit : « Celui qui est l'auteur primordial de la formation la soutient : Celui qui est plus subtil que la plus subtile raréfaction de la matière seul connaît tous les êtres : Aucun autre n'a cette connaissance. »

Néanmoins, nous voyons que si un homme ne pourvoit pas à lui-même et si nul homme ou être terrestre n'y pourvoit pour lui, il périt.

Nous demandons aussi : Si Celui qui est tout puissant et tout miséricordieux et de la plus subtile raréfaction connaît tout être, d'où viennent les souffrances? J'ai pensé profondément à ces choses, mais elles me sont cachées, j'ai questionné à leur sujet, mais je ne trouve point de réponse.

Si quelque homme le sait, qu'il déclare sa connaissance.

*
*

Couronnement d'un roi par Dhruye fils d'An

Tu es affermi comme le Centre. Aussi blanc que la neige sur les hauteurs est ton vêtement. Tu es le désiré de tous les peuples.

Ainsi leur loyauté ne s'ébranle jamais.

Comme le soleil du matin, la lumière s'accroîtra.

Comme la lune croissante, s'accroîtra ta grandeur.

Comme la terre assoiffée attend les premières pluies, de même les peuples attendent ton règne.

Par la puissance de ta forte et libre médiumnité, Indra soutiendra ton royaume fermement et incessamment.

Au temps de ta passivité et au temps de ton activité, que tous les êtres bienfaisants pour la terre et pour l'homme te soient favorables.

Comme les cieux sont fermes, comme les fondements de la terre sont fermes, comme les montagnes sont fermes, sois ferme, ô roi de nations.

A toi, comme holocauste, ou comme vainqueur, nous nous unissons pour t'offrir continuellement la duelle libation de Soma.

Qu'Indra rende ton peuple fidèle en te rendant par l'active responsion ce qui t'est dû.

En proportion de tes vertus, ô roi, est la centralisation

d'Indra vers ton peuple. Tous les êtres puissants, saints, intelligents, tendres et affectueux se concentrent vers ton trône comme l'amour et la vie, comme la lumière, la puissance et l'utilité.

Chez toi, le roi qui règne sur nous est la puissance de la victoire sur tous les adversaires qui pourrraient nous attaquer, du triomphe en tout genre de combat. Que le bras de l'aspiration et le bras du repos profond soutiennent tes pas.

Partout où tu vas, tous les êtres de bonne volonté se tournent vers toi.

Le roi. — « Nous nous offrons comme un, pour que nous soyons pour vous l'intermédiaire de la bienfaisance, de la puissance, de la sagesse, et de la grandeur d'Indra.

Que par votre intermédiaire Indra nous donne le pouvoir de triompher de tous les ennemis. Qu'il vous conduise à toute victoire.

Régnez sans contestation, pour que la réception et la responsion qui forment le lien entre vous et Indra soient d'autant plus parfaites.

Comme les rayons du soleil brillent dans l'atmosphère, de même puisse la radiance d'Indra briller en vous pour que nous jouissions de la plénitude de la Lumière.

FIN.



LES VISIONS DU ROYAL INITIE

Par une claire nuit d'été, les étoiles innombrables brillent à travers l'air sec du désert. Sous une touffe de mimosa, Zaira en sa beauté incomparable dort du sommeil de trance, étendue sur le manteau d'Auram qui, assis à côté d'elle, serre la main de la jeune femme dans la sienne.

Au moment où la lune près de disparaître annonce l'heure de minuit,les lèvres de la dormeuse s'entrouvrent, et de sa voix musicale, elle dit : « La puissance de la hiérarchie de Misraïm est émise contre toi, mais ta puissance, mon Auram, est plus grande. Pendant que je dormais, j'ai eu un rêve étrange. »

— « Bien-aimée, dis-moi ton songe. »

— « Je rêvais que de l'habitation d'où tu fus exilé, un être venait vers nous à travers la mer violette qui couvrait le désert : cet être était la dernière formation d'Hebra possédée par ton archi-ennemi. Il était enveloppé de ténèbres comme d'un vêtement à l'aide duquel il essaya, mais en vain, de perméer notre rayonnement aurique.

S'apercevant de son impuissance à prévaloir, il s'en retourna par le chemin qu'il avait pris pour venir, laissant derrière lui un sillon d'obscurité dans le violet.

J'ai dû alors m'endormir, car je me suis éveillée dans une lumière plus brillante et plus blanche que la clarté du soleil de midi.Cette lumière perméait notre aura, et tout en restant calme et tranquille je m'émerveillais de ce qu'elle semblait venir ni d'en haut ni d'en bas, ni d'un

côté, ni d'un autre, mais de partout à la fois. Je ne voyais aucune forme humaine dans la lumière, ni forme semblable à aucune chose qui soit. En regardant je vis la même lumière au dedans de toi, mais elle était en comparaison de la lumière extérieure comme serait la clarté très blanche d'une lampe par rapport à celle du soleil. Je vis alors la lumière extérieure perméer ta lumière intérieure qui, par cette union fut merveilleusement intensifiée.

J'entendis ensuite une voix douce qui dit : « Le Moi est ton Dieu». Lorsque la voix se fut évanouie comme la brise nocturne chuchotant dans le feuillage des palmiers, je regardai avec joie ton être central tout illuminé et je vis des caractères qui de suite me semblèrent avoir été familiers dans un passé très lointain.

— « Si vous le pouvez, décrivez ces caractères. Votre songe est d'un intense intérêt. »

— « Les caractères étaient au nombre de cinq. J'ai compris qu'ils avaient une signification spéciale, mais en ce moment je ne m'en souviens plus. »

— « Ma bien-aimée veut-elle dormir pour se rappeler la scène de la vision et la signification des caractères ? »

— « Voici quels sont les cinq signes. Le premier est le signe de la passivité ; le second celui de l'activité ; le troisième le signe du rapport ou connexion ; le quatrième le signe de l'actif, le cinquième celui de la passive. Donc, lu de droite à gauche ou de gauche à droite le nom est toujours le même. Toujours aussi les activités sont en rapport, et les passivités sont vers les extensions, et enfin il y a toujours la juste balance de l'activité et de la passivité, à droite et à gauche du signe de rapport ou connexion. Je devine que ce nom indicible est au-dessus de tout autre nom : il symbolise une passive qui est au-dessus de tout autre passive. »

— « En vérité ; il est le symbole de la Dualité Suprême qui embrasse toutes les dualités, la divine et humaine, comme les dualités inférieures de la plus petite à la plus

grande, car la dualité est une avec la vie qui est universelle et qui, en ordre, est une avec la lumière infinie qui chassera définitivement toute obscurité. Voilà pourquoi ce nom indicible est le symbole de ce vers quoi nous aspirons à travers toutes les générations et tous les temps jusqu'au sans temps. Ce nom sera béni par nos enfants et les enfants de nos enfants, et sera leur bénédiction, perpétuellement. »

Une ombre de tristesse passa dans les yeux joyeux de Zaira tandis qu'elle murmurait d'une voix à peine perceptible : « Que ne puis-je concevoir et enfanter un fils. »

Avec un long regard de tendresse, Auram lui demanda : « Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? »

Zaira se leva et d'une voix qui tremblait légèrement elle répondit :

— « Quand l'être néfaste se retira, laissant derrière lui un sillon d'obscurité, il se retourna une fois, une fois seulement, et ses yeux d'un éclat sinistre brillaient dans l'obscurité ; alors à trois reprises il prononça le mot : *Stérile*, et je sentis qu'avec le mot, la malédiction de la stérilité m'atteignait. »

En finissant de parler, elle se jeta face contre terre. Anxieusement Auram se pencha sur elle attendant l'explosion de sa douleur ; mais au lieu de cris et de gémissements, les lèvres de Zaira laissèrent échapper un frais rire cristallin.

Plein d'étonnement Auram demanda : « Pourquoi riez-vous ainsi ? ». — « Peut-être parce que dans mes artères coule le sang des enfants du sphinx, qui sait ? répondit-elle ».

Quant à Auram, il médita en silence sur ces choses, et sur le songe de Zaira, le nom indicible et sa signification.

***

Bientôt Auram vit avec douleur que Zaira avait perdu son joyeux esprit. Quatre fois pendant son sommeil, de ses lèvres était sorti, tel l'écho d'une autre voix, le mot :

« Stérile ». Parfois aussi, lorsqu'ils se reposaient et travaillaient ensemble, Zaira demandait à Auram en suppliant : « Donne-moi un fils,un héritier des glorieuses promesses. » Auram entendait avec peine ces paroles, et peu à peu elles éveillèrent en lui un semblable désir, et il se prenait parfois à implorer comme auprès d'un indivisible : « Que ne puis-je engendrer un fils, l'héritier des glorieuses promesses ! »

Un jour, tandis qu'il se promenait au coucher du soleil, un chant étrange vint frapper ses oreilles. La voix était celle d'une femme qu'Auram vit s'avancer vers lui ; elle était jeune et belle d'une beauté brune, son corps souple et gracieux était vêtu d'un costume pauvre et pittoresque, ses pieds étaient nus, et elle semblait souffrir en marchant. En approchant elle cessa de chanter et dit : « Le pays de mon seigneur est très étendu et ses troupeaux sont en grand nombre. Les richesses de celui qui était pauvre s'accroissent et se multiplient constamment. Qu'il permette donc à Narah qui est seule et abandonnée de trouver un abri ainsi que la moindre de ses servantes. »

— « Allez aux tentes, répondit Auram, et offrez vos services à la femme de notre intendant, peut-être vous trouvera-t-elle une place parmi les suivantes de Zaira. »

Après l'avoir remercié, la jeune fille se dirigea d'un pas lent vers les tentes. Auram continua sa promenade jusqu'à l'apparition de la première étoile selon son habitude, alors lui aussi regagna les tentes.

***

Peu de temps après, pendant son repos, Zaira parla à Auram en sommeil profond : « La jeune fille qui vint à votre rencontre au soleil couchant pour vous demander abri, est jolie, de bonne santé et intelligente. Par sa douceur et sa plasticité elle devient tous les jours plus à même de m'aider et de me procurer du repos. A sa vue une idée a surgi en moi et elle s'intensifie de plus en plus. Je pense : Si cette jeune fille pouvait enfanter un fils à

Auram, et que ce fils me soit compté en héritier des glorieuses promesses ! »

Auram répondit : « Nous sommes jeunes tous deux ; trois ans ne sont pas encore écoulés depuis le moment où vous avez tout quitté pour venir avec moi, renonçant à toute la gloire et la puissance qui appartiennent à la reine et élue psychique de la hiérarchie des évolués, par amour pour un humble exilé. Que ma bien aimée éloigne d'elle la pensée que l'héritier des glorieuses promesses sera le fils d'une autre. »

Zaira ne fit aucune réponse, mais sa main se blottit plus tendrement encore dans la main d'Auram.

Pourtant à mesure que le temps passait, Zaira exprima maintes fois à Auram son désir qu'il enfanta un fils par Narah. Alors il observa la jeune fille attentivement et aperçut en elle les excellentes qualités que Zaira lui avait prêtées.

Un soir au coucher du soleil, il vit Narah s'avancer vers lui comme le jour où elle lui avait demandé l'abri.

Elle était très belle dans son costume rouge avec ses anneaux d'argent autour des chevilles et des bras, et ses longs cheveux noirs dénoués empourprés par les derniers rayons de soleil.

Alors pour la première fois Auram chérit la pensée formulée par Zaira, et appelant Narah il lui dit : « Tout va-t'il bien pour vous dans nos tentes. » Et sur sa réponse affirmative et reconnaissante il ajouta : « Si vous étiez libre resteriez-vous avec nous ou non ? »

« — Je demeurerais dans les tentes avec ceux qui ont donné abri à l'étrangère, répondit-elle. »

Auram répliqua : « Par le désir de Zaira à qui vous appartenez. vous êtes libre. »

Mais le visage de la jeune fille au lieu d'exprimer la joie ainsi qu'il s'y attendait, devint pensif jusqu'à la tristesse tandis qu'elle répondait : « Comme esclave je partage avec les troupeaux les droits de ceux qui appartiennent à mon

seigneur. Mais en étant affranchie le droit cesse et à tout moment on pourra me dire de partir. Mon seigneur ne veut-il pas me permettre de demeurer comme une esclave pour qui la présence de son seigneur est la vie. »

Tout en parlant elle leva ses yeux sur Auram, et il sut qu'elle l'aimait.

Il dit alors : « Que feriez-vous si Zaira à qui vous apparteniez voulait que j'engendrasse un fils par vous et que ce fils lui soit compté comme héritier des promesses ? »

« — Le désir de la maîtresse répondit-elle, serait celui de sa servante. Mais, je vous en prie, ne m'affranchissez pas. »

« — Votre requête est étrange. Ne comprenez-vous pas que mon héritier doit être le fils d'une femme libre ? »

« — Puisque ce fils sera compté à Zaira, qu'importe, reprit Narah, la condition de celle qui nourrira la semence que mon seigneur aura plantée ? »

Auram lui expliqua alors qu'il ne pouvait s'unir publiquement qu'avec une femme libre, mais Narah refusait toujours l'affranchissement.

En rentrant Auram raconta toute la conversation à Zaira. En apprenant que la jeune fille avait refusé l'affranchissement Zaira répondit : « Il importe peu puisque vous pouvez adopter l'enfant ; ainsi vous pouvez même adopter l'enfant d'une étrangère. »

***

Auram engendra donc un fils par Narah l'esclave.

Peu de temps après la conception de l'enfant, Narah eut des visions et des rêves qu'elle racontait à Auram. Celui-ci de plus en plus intéressé, encouragea la jeune femme en lui disant :

« Peut-être, à cause de la grandeur de l'enfant, les puissances des raréfactions révèlent-elles à la mère ce qu'elles savent ou discernent. »

De tous les rêves de Narah, celui qui intéressa le plus Auram fut un rêve qu'elle eut en sommeil profond, pen-

dant lequel elle entendit une voix, mais ne vit aucune forme. Cette voix s'adressa à Auram et lui dit : « Je suis la voix de l'Indicible dont le nom te fut révélé. Aucun homme ne m'a vu en aucun temps. Mais si tu m'écoutes et m'obéis, je me révélerai à toi par des signes et des merveilles, et en mon nom tu pourras aussi exécuter de grandes merveilles. »

Alors Auram se demanda : « Comment se fait-il que l'Indicible qui me fut révélé dans le repos de Zaira me procura une paix profonde, tandis que celui qui me parle par l'intermédiaire de Narah me remplit d'inquiétude ? »

Cela le troubla, et son trouble augmenta encore lorsqu'il constata que Narah avait changé d'attitude vis à vis de Zaira et qu'elle évitait de parler d'elle.

***

A la naissance de l'enfant, il y eut de grandes réjouissances ; au huitième jour Auram lui donna le nom d'Hebra ; mais Narah l'appela Ish-Mael, ce qui veut dire : « Celui qui apporte la désolation ».

Auram pensa tout d'abord à donner à l'enfant les droits du premier né d'une femme libre. Mais de même que Narah avait refusé la liberté, de même elle refusa les privilèges offerts à l'enfant, en disant : « Ce n'est qu'un bébé non évolué encore. Lorsqu'il sera plus âgé s'il veut être l'héritier des promesses, et si Zaira n'a pas de fils, alors mon seigneur fera comme il le désire ».

Et une fois encore Auram fit ce que Narah lui demandait.

Mais la fête en l'honneur de l'enfant avait eu lieu tout de même car Zaira avait dit à Auram : « Il importe peu que la mère soit ou ne soit pas une femme libre, puisque l'enfant, selon le pacte fait entre nous, doit être compté comme mien ».

Or le huitième jour, après la fin de la fête qui s'était prolongée jusqu'à minuit, lorsque tous les convives se furent retirés, Auram se sentit fatigué. Se retirant dans

un coin de la tente séparée par un rideau de l'endroit où avait eu lieu le banquet, il se coucha par terre et s'endormit.

Lorsqu'une heure entière se fut écoulée et que Zaira ne le vit pas venir à sa tente, elle sortit à sa recherche et entra dans la tente du banquet.

Alors elle entendit des gémissements dans le coin caché par le rideau comme s'il s'y trouvait quelqu'un qui était dans la détresse ou l'angoisse. Reconnaissant la voix d'Auram, elle tira le rideau de côté et entra dans le réduit. Auram les yeux pleins de larmes, se tordait sur le sol avec des mouvements tantôt de lutte, tantôt de supplication.

A l'arrivée de Zaira, l'endroit qui était plongé dans l'obscurité, fut éclairé par la lumière aurique de la jeune femme qui sentit passer au-dessus d'elle d'abord un souffle brûlant, puis une brise glacée qui se dirigeait vers la sortie de la tente, mais elle ne vit aucune forme et ne perçut aucune présence.

Alors elle s'assit par terre à côté d'Auram et posant sa main sur le front brûlant du jeune homme, elle l'appela doucement par son nom. puis ajouta : « C'est Zaira qui t'appelle. Ne crains rien et ne soit pas troublé. » Au quatrième appel il s'éveilla, mais il tremblait de la tête aux pieds, et il était si faible qu'il ne put se lever tout seul. Zaira l'aida à se lever et à l'étendre sur une couche dans le lieu du banquet, puis elle lui donna une coupe de vieux vin, et lorsqu'il fut fortifié, ils retournèrent ensemble à la tente de Zaira.

Lorsqu'ils furent dans la chambre intérieure où personne n'entrait sans être appelé, Auram dit : « Après le départ des invités, me sentant fatigué, j'entrai dans le recoin de la tente pour m'y reposer un moment. Dans mon sommeil j'eus une vision, dont la pensée seule m'inquiète ».

Zaira répondit : « Alors n'y pensez plus, et faites plutôt comme si vous ne l'aviez pas eue. »

« Mais, répliqua Auram, il faut bien te la raconter, autrement elle me reviendra maintes et maintes fois, et son souvenir me hantera. Voici donc la vision qui me trouble. Dans mon sommeil, je vis une sombre brume semblable à celle que j'avais vue dans la crypte lorsque je me suis trouvé en présence de l'être qui devait me bannir de la maison de mon père et m'exiler de mon pays.

Peu à peu se forma au milieu des brumes sombres, un ovale qui semblait être de la brume condensée. Je m'attendais à voir la formation d'Hebra et de ta mère, celle qui fut possédée par un plus grand que mon père et que moi, mais aucune forme humaine ne parut, je vis seulement deux yeux aussi brillants que des lampes. Les yeux me fixèrent et je ne pus en détourner mon regard jusqu'à ce qu'ils se soient éteints, me plongeant dans une affreuse obscurité. Une voix, semblable au grondement lointain du tonnerre, m'appela par mon nom, et comme je gardais le silence, elle reprit plus sévère et terrible encore : « Parce que vous vous êtes partagé, entre la passive de Chaldée et celle de Misraïm, tout ce que vous êtes. tout ce que vous avez, tout ce que vous influencez sera divisé. Puisque c'est par une esclave que vous avez engendré votre premier né, pensant faire de lui l'héritier des promesses, votre race sera réduite en esclavage dans un pays étranger, de générations en générations. »

Terrifié par l'obscurité et la perte de ma force vitale, je m'écriai :

— « Qui êtes-vous pour me menacer ainsi ?

La voix répondit : « Je suis Celui dont le nom indicible vous a été révélé par les cinq signes. »

Je sentis alors comme si un être raréfié et très puissant voulait me posséder et de toutes mes forces je luttai contre lui, en concentrant ma pensée sur la lumière qui est en moi. Je luttai, je luttai jusqu'à ce que j'entendis votre voix. »

Zaira réconforta Auram de son mieux et lui dit : « C'est

parce que vous savez vous servir de la baguette qui prit dans votre main la place du bâton abandonné, que nos troupeaux se multiplient, nos richesses augmentent et que partout où vous voulez dresser vos tentes pour vous reposer vous trouvez la bienvenue. Mais la baguette a une puissance bien plus grande que celle-là. »

Auram était satisfait par la musique calmante de la voix de Zaira, mais il ne prêta pas grande attention à ses paroles, car il était las et ses yeux étaient alourdis par le sommeil.

Il était fort tard le lendemain lorsqu'Auram s'éveilla et leva son regard sur la belle figure de sa compagne qui guettait son réveil. Elle lui dit alors : « Le soleil est haut dans le ciel, les fleurs embaument l'air chaud. Allons dans le jardin des cèdres car leur aura est pleine de vitalité. »

Après avoir bu du lait de la chèvre nourrie de lentilles rouges, et avoir mangé du pain au miel, Auram suivit Zaira dans le jardin des cèdres. Pendant qu'ils marchaient ensemble de long en large, Zaira dit : « Cette nuit dans mon sommeil, je discernai beaucoup de choses ; je ne les avais aperçues qu'obscurément anparavant, mais cette nuit je les ai vues comme dans la pleine clarté du soleil. L'être qui te dit : « Je suis Celui dont le nom est indicible » est certainement l'être qui fut formé par ton père et qui fut possédé par un être trop puissant pour Hébra parce que son œuvre était divisée et que ma mère n'était pas en union avec la tienne. C'est pour la même raison, parce que ton pathotisme et ta puissance sont divisés entre Narah et moi que ces horribles ténèbres sont tombés sur toi et que tu connus pour la première fois un des plus épuisants ennemis de l'homme : la peur. »

Auram répondit : « Comment cela peut-il être puisque Narah fut choisie par vous-même, et que je ne l'ai prise que par suite de votre grande insistance. Ce n'est même qu'après la conception de l'enfant tant désiré par vous, que votre attitude vis-à-vis de la mère a changé. »

La main de Zaira qui était posée sur le bras d'Auram trembla tandis qu'elle répondait d'une voix troublée : « Ecoutez. La nuit où Narah vous attendait dans la tente préparée pour elle, j'éprouvai un malaise, une exaltation inexplicables, et un irrésistible désir de voir ce qui se passait dans la tente. Après m'être vêtue pauvrement et m'être voilée, je sortis dans la nuit, et me cachant à l'ombre de la tente je guettais je ne savais au juste quoi. Peu de temps avant l'aube, tandis que la lune brillait dans l'air froid, je vis les rideaux de la tente se soulever et une femme sortir furtivement. Je m'approchai si près de la tente que je vous entendis gémir dans votre sommeil comme si un rêve vous troublait. A ce moment celle que je prenais pour ma suivante et votre esclave leva son beau visage brun vers la lumière brillante et froide de la lune et dit dans ma langue maternelle : « Vous qui êtes de la royale et hiérarchique race de Misraïm, votre volonté, est accomplie. Par le fils évolué d'Hébra, Sintra, la fille des Pharaons, la grande prêtresse de Misraim, a conçu un fils, en prenant la place d'une esclave à la même similitude qui fut envoyée ici pour lui préparer la voie. Venez donc à l'évocation de Sintra et portez témoignage qu'elle a dormi dans la tente d'Auram et qu'elle vient d'en sortir. »

Dès qu'elle se tut, je vis une multitude d'êtres ailés qui se tenaient debout de chaque côté d'une voie de lumière, s'étendant de la lune jusqu'aux pieds de Sintra Sous le surombrement formé par les ailes étendues, de puissants êtres descendirent, et je reconnus parmi eux celui qui causa la transition d'Hebra et votre exil. Un à un ces êtres saluèrent Sintra comme l'Archi-Prêtresse de Misraïm sur laquelle le temps n'a pas de prise. Un à un ils s'entretinrent avec elle dans une langue qui m'est inconnue sauf en sommeil de transe, ou bien sans bruit ni langage. A la première lueur de l'aube tous disparurent subitement et la femme rentra dans la tente. Alors je retournai chez moi

pour méditer sur ces choses qui me paraissaient néfastes ou tout au moins dangereuses. Certaines choses vues la nuit dans les quatre rayons du soleil qui paraissent à l'homme être l'obscurité, semblent inconcevables lorsque le soleil illumine l'atmosphère. Donc en me promenant le matin hors de ma tente je me demandais : « Ce que je pensais avoir vu, n'est-ce pas simplement un rêve de la nuit ? » Tandis que je me promenais perplexe et inquiète à cause des pensées qui passaient tumultueusement dans ma tête, je vis, étendue et endormie sous un figuier, la femme qui semblait être Narah. Me souvenant alors que la cheville de l'esclave portait les marques d'une morsure d'aspic et de trois anneaux de chaîne je m'approchai de la dormeuse et examinai sa cheville : *Aucune marque n'était visible.*»

Auram pâlit jusqu'aux lèvres et demanda d'une voix à peine perceptible : « Etes-vous sûre de l'exactitude de votre déclaration ? »

Ce fut d'une voix assurée, pleine de conviction, que Zaira répondit :

« S'il n'en était ainsi, je ne vous aurais rien dit. » Auram garda le silence, alors elle continua : « Je ne change ni dans mon amour, ni dans ma haine. Pour Narah, l'esclave, j'avais de l'affinité, c'est pourquoi je te l'avais donnée. Pour Sintra, l'archi-prêtresse de Misraim, mon ennemie et la tienne, je n'ai qu'antipathie. Je connais la prophétie annonçant que la hiérarchie de Misraim sera illuminée et exaltée au-dessus de tout autre par la naissance d'un prince chez qui s'uniraient le sang d'Hebra et celui des Pharaons, la race Chaldéenne et celle de Misraim. Ils pensaient réaliser cette chose par mon union avec Nephor. Je trompai leur attente comme tu sais ; c'est pourquoi ils eurent recours au subterfuge ; et ton premier né qui n'est pas fils de l'esclave mais de la fille des Pharaons, est une menace pour la race d'Hebra. Voilà la cause de mon pas alourdi et de mes insomnies. »

Tout en parlant elle se jeta par terre comme accablée de

douleur. Au moment où Auram se penchait pour la relever et la réconforter, il entendit une fois encore le rire frais et musical. En écho un rire bizarre et lointain répondit. Etendant sa main vers l'orient, Zaira murmura :

« Chut ! Avez-vous entendu le rire ? »

— « J'ai entendu l'écho de votre rire. »

— « Non, non, ce n'est pas un écho. C'est la voix du sphinx, l'enfant dugrand Désert. »

Au lieu d'être troublé par les paroles de Zaira. Auram ressentit une paix ineffable, une force jusqu'alors inconnue Il ferma les yeux pour un moment et tendit ses mains vers l'orient dans une grande aspiration semblable au sommeil profond. En s'éveillant il vit que Zaira dormait, et voici que la baguette était dans sa main !

(*A suivre*).



LE DERNIER BOUDDAH

Le lendemain, à l'aube, les gardiens de la nuit qui pensaient avoir subi quelque hallucination retournèrent à l'endroit d'où ils s'étaient sauvés... Ils retrouvèrent là où ils l'avaient vu, le même être endormi au visage épuisé, et comme l'un d'eux se souvenait de l'avoir vu stationner dans les rues, vendant quelques allumettes auprès d'un homme taré, un court procès l'amena vers cette chose sans nom que l'humanité appelle « Maison de Correction ».

Là, une discipline de fer plie sous le même joug la noble graine humaine. Une bonté plus haute, une civilisation mieux comprise, eût peut-être fait de l'être qui a commis une faute un être plus grand de la victoire remportée sur lui-même, mais des considérations aussi négligeables ne sauraient en vérité compter.

Sur tous les fronts courbés la même toise s'appesantit. Pous tous, le travail accompli sans zèle comme sans discernement. Pour tous aussi la même surveillance soupçonneuse qui englobe en un éternel opprobre celui qui a défailli en un instant de faiblesse, comme celui sur lequel le crime précoce a déposé sa calleuse écorce.

En cette atmosphère pleine de relents hostiles, aucune précaution n'est venue veiller à la contagion morale, et parmi les bienfaiteurs dont quelques donations ont prolongé le souvenir, aucun ne s'est singularisé par un souci

visible d'une hygiène plus belle que celle qui s'occupe uniquement des corps.

Pauvres enfants du malheur et du vice, qui donc jettera sur vous l'eau lustrale d'une justice plus haute et plus apitoyée. Quand donc entendra-t-on l'écho universel de votre grande plainte ; quand donc finira-t-on de ployer sous des sévérités meurtrières vos corps innocents et vos âmes éternelles ? Quand donc enfin se penchera vers votre amertume une pitié aux ailes blanches désolées.

L'heure de la promenade avait sonné au cadran de la sinistre maison, les enfants allaient se répandre aux diverses tâches qu'ils accomplissaient machinalement, lorsqu'un gardien pénétra dans le préau. A ses côtés marchait un enfant pâle. Sa figure pensive aux yeux éloquents portait la marque d'une indescriptible aristocratie de race, et de longs cheveux bouclés en encadraient la mélancolique douceur.

Son corps svelte et gracieux exprimait en des haillons sordides la noblesse de ses lignes, il regardait rêveusement la longue théorie d'enfants vêtus de la livrée du crime, semblait réfléchir et ne parlait pas.

Un second gardien s'enquit de la faute qui amenait dans l'enceinte sinistre la nouvelle recrue.

Celui qui accompagnait l'enfant raconta brièvement qu'il avait été trouvé sous le porche de l'hôtel du duc de M., un homme armé d'un poignard était penché sur lui, mais qu'on n'avait pu obtenir aucun autre éclaircissement.

Quelques heures après, il reparaissait vêtu du même uniforme hideux de tous ses compagnons, ses longs cheveux avaient été tondus, mais la face gardait une indéniable grandeur. La vie fut dure à l'innocent. De grands torts lui étaient rudement imputés, il n'avait pas voulu trahir un camarade, il n'avait convenu de sa complicité avec l'homme au poignard dont ses yeux gardaient une fugitive vision. Son geste consolateur allait d'instinct à

ceux de ses compagnons qui souffraient en silence, et bien qu'il n'eût rien tenté pour cela, la protection « du Roi » lui était toute acquise. Le Roi était un gars audacieux, résolu, dont les muscles d'acier mis au service d'une volonté têtue, avaient excité autour de lui l'admiration obéissante des faibles. Sa jeunesse lui avait épargné le bagne, mais en ce milieu fait de terreur et de vice, il défiait également toute correction, aussi bien que toute morale. Plein de vie inemployée, il allait devant lui avec la force déchaînée d'un élément. Riant de la douleur, défiant les coups, n'ayant jamais entendu une parole de tendresse il avait aidé à l'évasion de deux enfants martyrs qui étaient devenu le champ d'expériences et de tortures d'un gardien sadique. Il avait payé du cachot et des fers sa protection bienfaisante, mais il riait de la douleur, et continuait, malgré tout, à exercer son éphémère royauté. L'enfant au pâle visage pensif était devenu, sans avoir rien tenté pour cela, le protégé du Roi.

Le soir, dans le dortoir où de dures couchettes de bois s'alignaient en lignes inflexibles, il avait étendu entre le lit du voisin et celui de son ami une vieille couverture afin de le protéger un peu contre le froid.

Et lorsque minuit sonna lentement ses douze coups, le Roi se tourna et regarda si sa couverture de camp avait efficacement rempli son office.

Tout était silencieux dans le long dortoir, le Roi, après un rapide coup d'œil jeté au gardien dont le ronflement régulier garantissait le sommeil, alla à pas de loup vers le lit de l'enfant. Arrivé près de lui, il retint à grand'peine une exclamation. Le nouveau venu dormait, et une aura de pure et blanc rayonnement éclairait son visage d'une surhumaine beauté.

Le Roi se pencha tout émerveillé, car un sentiment nouveau venait de fleurir en ce cœur fermé, et une grande onde de respect en même temps qu'un grand trouble agitaient cette rude nature. Et tout à coup deux *b*ras cares

sants encerclèrent sa tête et un pur baiser pacifia son front en même temps qu'une voix basse pleine de force tendre disait simplement : « Le Roi, le Roi, je vous aime ! »

Une sensation de bonheur profond avait envahi à jamais le rude garçon, un grand rêve vainqueur avait balayé d'une aile triomphante ce qui restait en lui de haine et de révolte. Debout, les yeux voilés d'une buée de larmes heureuses, il regardait la vision étrange et merveilleuse. La douce lumière s'étendait toujours, elle touchait tour à tour chaque visage enfantin et en modelait chaque ligne d'un ciseau mystérieux et définitif. Chaque vertu apparaissait là où il semblait qu'elle était attendue, la confiance, la sincérité, la droiture, le courage de vaincre, toutes les grandes qualités humaines étaient venues sur l'aile de la blanche lueur transfigurer les visages enfantins. La tristesse même disparut du sombre dortoir, et quand enfin la floraison nouvelle étonna ceux qui étaient accoutumés à surveiller le vice, personne ne songea que l'enfant doux et songeur était l'origine d'une semblable transformation. Et dans son langage imagé le Roi surnomma l'enfant à l'aura blanche « Lampa », ce qui, dans son esprit encore fruste, symbolisait l'étonnant phénomène dont il avait été le témoin respectueux.

Quelques semaines se passèrent dans une paix inconnue de la triste maison,une permission spéciale avait été donnée de faire faire aux enfants une longue marche à travers la campagne. Le printemps renaissait en sa somptueuse parure de fruits et de fleurs. Sur la terre rajeunie et vibrante, chantait l'hymne éternel du renouveau des choses, et les pauvres enfants prisonniers absorbaient avec ivresse l'air pur et frais embaumé des senteurs matinales. Le Roi et « Lampa » marchaient en silence lorsque tout à coup des cris de terreur se firent entendre. Un homme, presque un enfant portant la robe noire des séminaristes fuyait épouvanté devant la furieuse attaque d'un taureau échappé. Le Roi allait s'élancer au secours du jeune prê-

tre, lorsque la douce voix de Lampa qu'un étrange accent d'autorité transformait, vint arrêter son premier geste.

L'enfant se détacha doucement du groupe des promeneurs, et paisiblement attendit la charge de l'animal. Et là, sous la lumière glorieuse du soleil, la douce lueur argentée se fit encore visible. La bête déchainée s'arrêta à quelques pas du groupe, frappa du pied le sol, puis vaincue elle repartit lentement. L'enfant n'avait point fait un geste, sa pure figure pensive n'avait même pas pâli, et quand tout danger fut vraiment écarté, il reprit sa place sans avoir dit un mot. Le prêtre était resté le spectateur stupéfait de ce que sa mentalité concevait comme un miracle, et le lendemain, mu par un sentiment d'instinctive reconnaissance, il vint demander de se charger complètement de l'éducation de son sauveur.

Sa requête fut accordée et le départ de Lampa eut lieu.

Le Roi, lorsqu'il apprit le départ de son ami, fut abîmé de chagrin, tous les instincts de révolte endormis dans son cœur se réveillaient tumultueusement en un menaçant désordre. Mais lorsqu'il voulut infliger quelques représailles à ceux qui lui avaient enlevé la seule tendresse de sa vie, il sentit que quelque chose de plus fort que la passion avait transformé son être. ~~Et le Roi vaincu par lui-même subit sans les comprendre les divins accents de la Rédemption~~.

Au séminaire où Lampa, qu'on avait appelé du nom de Lucien, c'était jour de fête. Les cloches tintent dans l'air pur. ~~La chapelle est parée de ses plus riches broderies, car l'heure de minuit sera l'anniversaire d'un enfant nommé Christ né à Bethléem.~~ Devant l'autel paré d'or et de gemmes, un ~~autre~~ enfant veille en silence. Une seule petite lampe rouge éclaire les vitraux, mais autour du veilleur voici qu'une lueur plus blanche vient d'apparaître soudain. Lueur divine, lueur bénie qui efface toutes les autres et dont la pure radiance enveloppe des êtres de gloire, habitants de l'Infini.

La voix des grandes orgues chante mélodieusement, les

ondes sonores en remplissent l'édifice ~~sacré~~. ~~Noël, Noel, chantent les voix humaines~~. Mais le chœur invisible a fait aussi entendre de solennelles paroles.

Et voici que tout à coup l'orgue ne dit plus les airs connus de la terre. Le grand Péan divin des Raréfactions prime tous les autres, et il laisse entendre de prophétiques espoirs.

Sur la terre un enfant est né, un fils est donné aux hommes.

Sur son épaule droite est la puissance et la domination, et sur son épaule gauche la compassion et la charité. En son nom les uns exécuteront de merveilleuses choses.

En son ~~œil~~ est la sagesse ~~divine~~. Il est le Roi de la Paix, le Prince de la Victoire.

Un à un les assistants se sont endormis, tous ceux qui entrent subissent tout à coup l'influence sacrée.

Et l'Aurisé dont les Invisibles proclament la venue se tient debout devant l'autel en immobilité. Sa face surhumaine est pleine de tendresse auguste et majestueuse.

Le chœur mystérieux chante et chante toujours, mais le son d'une voix prime toutes les autres. « Il est affligé de toutes leurs douleurs. Il est envoyé pour que sa compassion les sauve. » A l'aube du jour les voix glorieuses ont cessé leurs hymnes. Et lorsqu'un jeune prêtre pénètre dans la chapelle à l'heure matinale où il doit prier, le sommeil pacifiant a clos toutes les paupières et seul Lucien répond à l'appel de son nom. Tous cherchent en vain à pénétrer l'étrange mystère, mais Lampa reste silencieux parmi les oliviers.

Dans l'~~asile de Paix~~, comme dans la prison enfantine, la divine lumière a accompli son œuvre.

Chacun selon l'ardent désir qu'il portait endormi dans son être a compris la magnifique leçon. La méditation s'est faite clairvoyante et tous ont vu en eux l'holocauste divin.

Ils ont enfin appris que celui qui ~~crée~~ l'homme dans sa divine humanité, ne l'a pas au berceau condamné d'un

jugement sans appel, et que pour marquer d'un sceau définitif son œuvre Parfaite, il mit à son front la Royale Immortalité dans son Intégralité complète.

Quelque temps après, ~~Noël~~ Lampa, l'enfant ~~adorable~~ doux et humble fut accusé de faire des miracles à l'aide du Démon.

Il fut dirigé vers un vieux monastère où seuls quelques hommes au cœur desséché, au corps flétri, à l'âme sans tendresse, vivaient sans espoir leurs dernières années.

Et un soir que la terre était ensevelie sous une couche de neige glacée, où le vent du nord soufflait avec furie, Lampa, le doux vainqueur sur une dure couchette était étendu, abîmé de froid, épuisé de faim, de fatigue et de solitude, ses longues paupières closes sur ses yeux de songe et de miséricorde. Il souffrait en silence. Et pendant que dans les ténèbres la lueur salvatrice allait vers ceux qui l'attendaient, une voix disait, semblable à une lamentation mondiale : « Il sauve les autres, mais ne peut se sauver ».

Ainsi de longues années s'écoulèrent dans le calme, paraissant à la victime comme une éternité pendant laquelle, selon les enseignements de leurs culte et croyance, les moines rivalisèrent, châtiant son corps pour les péchés supposés de son âme, jusqu'à ce que de jour en jour, l'union des deux devint de plus en plus précaire. Une loi fut proclamée que tout homme de n'importe quelle profession ou métier devrait servir dans l'armée. Les pères furent troublés à l'égard de Lucien, et si sa résidence chez eux n'eût été connue que d'eux seuls, ils auraient considéré la séquestration perpétuelle ou la tranquille retraite de quelques pieds de terre admissible ; mais non seulement leurs confrères religieux, mais les gardiens de la prison d'enfants d'où il avait été emmené savaient son existence ou du moins que son nom n'était pas apparu dans la liste des morts. Ainsi, après avoir tenu conseil ensemble, ils se

déterminèrent, pour parler métaphoriquement, à tuer à son intention le veau gras.

A cette époque, il manquait six mois de l'âge du service militaire et étant d'une bonne constitution, il recouvrait graduellement sa vigueur naturelle, de sorte que c'était un jeune homme beau et de belle forme, quoique non robuste qui attendit son appel comme conscrit un mois environ avant d'entrer dans l'armée. Les vieux moines furent surpris et déconcertés par un ordre qu'ils reçurent de l'abbé d'un des principaux monastères Bénédictins de lui envoyer Lucien sans délai. Cet abbé, connu en religion, sous le nom de Père Saint Jean, était d'une remarquable et intelligente charité, d'une liberté de pensée parfaite et ceux qui le connaissaient le mieux lui attribuaient non seulement une connaissance profonde de ce qui est ordinairement dénommé la science psychique, mais lui attribuaient aussi le pouvoir d'exécuter des miracles.

La première pensée des vénérables moines fut de trouver une excuse pour éluder l'ordre de l'abbé, mais l'arrivée des deux religieux ses messagers, les convainquit de l'impuissance de leur résistance. Par conséquent, ils envoyèrent chercher Lucien, et le chef d'autorité lui dit :

« Il se peut que nous vous ayons traité d'une manière qui paraissait à votre jeunesse et à votre manque d'expérience arbitraire, mais la vie actuelle du corps est de brève durée, tandis que celle de l'âme est sans fin. Nous faisions donc pour vous ce qui semblait bien à nos yeux ; mais puisque le saint abbé, qui pour quelque motif inexplicable a trouvé bien de vous voir avant que vous soyez inscrit et envoyé à l'armée, soutient des opinions en plusieurs points différant des nôtres et même de celles de l'église telles qu'elles sont généralement interprétées notre soin pour lasanté de votre âme et votre éternelle félicité pourrait être interprété par lui à notre détriment. Donc nous désirons ardemment que vous ne nous représentassiez pas à lui comme des instructeurs et maîtres sévères encore

moins cruels, ce qui pourrait nous causer beaucoup d'ennuis

Lucien répondit : « Pourquoi chercherais-je à vous nuire ? La vengeance n'appartient pas à l'homme et même s'il n'en était pas ainsi votre douleur et peine dans l'avenir allégeraient-elles ce que j'ai souffert de votre part dans le passé ? »

L'homme dans la présence duquel Lucien fut introduit avait environ quarante ans mais il ne paraissait pas en avoir plus de trente-cinq, et quand non seulement ses lèvres mais ses expressifs yeux gris souriaient sous leurs longs cils foncés, il avait l'air encore plus jeune. De taille moyenne, svelte et gracieux avec les mains, pieds et oreilles qui sont généralement les marques d'une ancienne et noble lignée, avec un teint clair, un visage oval et un front large, uni, couronné d'une frange de cheveux foncés sur lesquels reposait une petite calotte de velours qui cachait la tonsure, il ressemblait aux plus idéales représentations des saints du moyen âge.

« Je vous ai mandé dit il aussitôt qu'ils se trouvaient seuls parceque j'ai ouï dire beaucoup de choses à votre sujet qui me font deviner que vous n'êtes pas tel que sont les autres. »

Et comme Lucien ne sachant ce qu'on attendit de sa part gardait silence, St-Jean continua : « C'est pour cette raison purement psychique ou plutôt spirituelle que je vous ai invité à être mon hôte pour le mois qui intervient entre le temps actuel et votre entrée dans la vie militaire. Pendant ce temps j'espère que vous considérez l'habitation comme votre home. Si vous avez besoin d'aucune chose qui contribuera à votre bonheur et confort demandez la librement ».

Comme St Jean parlait ainsi la massive porte de chêne tournait sans bruit sur ses gonds et un des frères entra.

« Suivez moi, dit il, je vous amènerai au lieu qui vous est préparé ».

Et Lucien accoutumé à l'obéissance le suivit machinalement.

« Lorsque vous aurez besoin de quelque chose, sonnez et il vous sera apporté ici, ensuite, vous pouvez dîner chez vous ou dans le réfectoire, comme vous voudrez. »

Comme la porte se fermait derrière son conducteur, un sentiment de bien-être pénétrait les nerfs las et éprouvés de Lucien ; c'était comme si un lourd poids lui était enlevé et comme si des chaînes écorchantes étaient tombées de ses membres irrités. C'était au soir lorsqu'il entra dans la chambre, et rien ne l'éclairait qu'un feu de braise rouge et la faible lumière d'une lampe sur laquelle était baissé un abat-jour semi-transparent. Il était tellement accoutumé au froid, que la sensation de la chaleur fut un délice; tellement accoutumé à la semi-obscurité des cellules et cachots qu'il soupirait après la lumière. Ainsi, il haussa la clarté de la lampe et alors poussa une exclamation de surprise et d'admiration. Au lieu de l'habitation dépourvue du confort à laquelle si longtemps il avait été accoutumé, il se trouvait dans un entourage d'orientale beauté.

Dans le mur de l'ouest de la chambre, il y avait une porte dont le rideau d'entrée était en partie tiré, et il entra dans la chambre intérieure. Là, il trouva une couche basse, moëlleuse, une longue aube cramoisie à bordures multicolores et une ample calotte de soie semblable à un turban de même teinte et, à côté du pittoresque costume il y avait des sous vêtements d'une fine toile blanche. Ayant versé de l'eau dans une grande cuvette, il se lava les pieds et les mains et changea de vêtements. Les vêtements grossiers et rudes qu'il avait mis de côté lui devinrent un objet d'aversion et les enroulant serrés avec les épaisses et disgracieuses sandales, il les porta dans une troisième chambre qui s'ouvrait encore vers l'ouest ; mais le même confort et la même beauté l'attendaient ; entrant dans l'enfoncement d'une fenêtre, il vit à la clarté des étoiles qu'elle s'ouvrait sur un bois, et avec un soupir de

soulagement, il jeta de toute sa force le lourd paquet par la fenêtre. Il la ferma, et comme il allait retourner à la première chambre, il vit sur une table d'à côté un repas délicat tel qu'il n'en avait jamais goûté. Il était si accoutumé à la faim et à la nourriture grossière et insipide, qu'il mangea et but avec délice, mais délicatement et peu abondamment, car il lui semblait que les mets et vins de choix méritaient seulement d'être goûtés par leur contact prolongé avec le palais et que d'y participer largement et les avaler rapidement serait une sorte de sacrilège gastronomique.

Après avoir mangé et bu, il retourna dans la chambre dans laquelle le frère l'avait introduit, non pour aucun objet spécial, mais afin de s'assurer de la réalité de son entourage, qui lui paraissait tantôt semblable à un des beaux rêves qui parfois lui étaient venus au milieu de sa douleur et de sa tristesse, tantôt lui semblait tout à fait naturel et seulement un état de vie duquel il avait été exilé pendant quelque temps, et auquel il était maintenant retourné. Il baissa la lampe afin de méditer et jouir pleinement du pur plaisir de la satisfaction des sens que son entourage lui donnait, et s'inclinant dans ses vêtements blancs et exquisément parfumés sur le divan large aux coussins luxueux, il ferma les yeux et avant longtemps sa respiration lente et douce démontrait qu'il dormait.

Il s'éveilla opprimé d'un sentiment de trouble et de perte qu'il ne pouvait pas définir et alors, instinctivement, il leva la main à son cou, car il se souvenait qu'en la bande du grossier habit noir il avait cousu une mince et curieuse ancienne médaille que l'homme qu'il appelait son père qui l'avait envoyé dans les rues pour vendre des allumettes, lui avait recommandé de ne jamais s'en séparer. Comme elle pouvait être un talisman au moyen duquel il pourrait trouver le chemin de la fortune, graduellement il s'était attaché à cette ancienne pièce d'argent avec l'attachement et la ténacité avec lesquels, seuls les isolés et les harassés de soucis, s'attachent à un objet,

qui pour eux est comme un bâton pour ceux qui se noient. Chaque nuit il s'était couché pour le repos ou pour le non repos avec la médaille tout près de lui, et il lui semblait que tous les beaux rêves, toutes les espérances, qui si dures que puissent être les conditions de la vie, des jeunes et sains, l'irradient, étaient en quelque manière non définie, associés avec le talisman. Il se leva à la hâte et courut vers la fenêtre d'où il avait jeté ses vêtements

La lune s'était levée et les rossignols nichant de bonne heure chantaient parmi les branches des arbres, dont les troncs s'élevaient de la longue herbe des fougères, des marguerites et jacinthes sauvages. Il fut bien aise de la claire lumière de la lune, et sa première pensée fut de sauter par la fenêtre et de chercher son trésor perdu ; mais dressé à la prudence par la souffrance, il se rappela que même s'il sautait à terre sans danger, il n'avait aucun moyen de retourner à la chambre par la fenêtre, les arbres les plus rapprochés étant trop éloignés pour lui être utiles. Retournant à la première chambre, il sonna à la clochette comme le frère lui avait indiqué. A sa surprise, il lui était immédiatement répondu par son hôte lui-même. Brièvement, Lucien lui conta ce qui était arrivé :

« Ne laissez pas de vous inquiéter, dit St Jean, nous irons ensemble et trouverons la vieille médaille, ce qui sera facile, puisqu'elle est cousue dans la bande du cou de votre habit, et la lune est à son plein.

Lucien suivit son guide et ensemble ils se tenaient debout sous la fenêtre oriel de laquelle il avait jeté le paquet ; mais bien que la clarté de la lune fût radiante, ils cherchèrent en vain.

« Au matin, nous chercherons avec plus de succès, dit St Jean, peut-être est-il tombé parmi les fougères qui poussent à quelques pas plus loin.

« Non, répondit Lucien, quelqu'un l'a trouvé et l'a pris, voyez, la longue herbe, les fleurs sont foulées.

Lorsqu'il vit qu'il en était ainsi, il devint inquiet. Non

pas à cause de la perte de la vieille médaille, à laquelle il n'attachait que peu d'importance, mais parce qu'il se demandait qui était venu sous la fenêtre de Lucien au milieu de la nuit et pour quel motif.

« Il est plus que probable que votre vieille médaille sera retrouvée, parce qu'étant de bronze, elle ne sera d'aucune valeur pour celui qui l'a trouvée. Décrivez-la moi et j'offrirai une récompense pour sa restitution.

« Elle ressemble plus au couvercle d'une petite boîte qu'à une médaille, dit Lucien, le côté intérieur est uni et sur le côté extérieur est gravé une lionne qui allaite ses lionceaux et un bébé duquel sortent des rayons. Il y a aussi écrits des caractères étranges.

« Le sujet est aussi curieux qu'il est distinctif ; je pense que nous n'aurons aucune difficulté à la recouvrir, je ferai tout mon possible.

« Vous êtes bien aimable et je vous en suis reconnaissant.

« Vous n'avez aucune raison pour l'être, mon désir est que vous soyez sans inquiétude pendant votre séjour chez moi, comme mon hôte.

L'horloge de la tourelle sonna l'heure de minuit comme Lucien et son hôte rentraient dans la chambre où s'embrasaient les braises du feu de bois et la lampe brûlait d'une douce clarté. Sur la table devant le feu se trouvait un petit plateau d'argent sur lequel il y avait deux tasses de café chaud odorant, des friandises tentantes et une bouteille cachetée.

« Nous prendrons le café ensemble car la nuit est froide, et ensuite vous pourrez vous mettre au lit ; en seconde pensée, vous ferez mieux de dormir sur le divan et j'occuperai votre chambre à coucher cette nuit.

Avant de le quitter, St Jean décacheta la bouteille ; Lucien en trouva le contenu délicieux, et comme il buvait le vieux vin à petits coups dans un petit calice d'argent, un sentiment de repos et de confort, tel qu'il ne se souvenait

de ne jamais avoir éprouvé, le pénétrait, et s'inclinant sur le divan, il s'endormit.

St Jean quitta la chambre et revint avec de douces et souples couvertures dont il le couvrit ; puis au lieu de se retirer dans la chambre de laquelle Lucien avait jeté ses vêtements, il éteignit la lampe, alluma une veilleuse à verre bleu et s'assit dans un fauteuil devant le feu et ferma les yeux, paraissant dormir lui aussi.

Ainsi une heure s'écoula, alors ouvrant les yeux, il vit que l'ardeur de la braise et la douce clarté bleue de la veilleuse étaient presque invisibles en raison d'une radiance blanche paraissant émaner de son hôte qui dormait d'un sommeil calme et profond. Se levant, il s'approcha du dormeur sans aucun bruit et vit que son visage toujours beau était transformé en une beauté plus pleine et plus spirituelle. Comme il le regardait, il se souvint du conte dont on lui avait parlé à Bagdad où il avait passé trois ans avant d'entrer dans l'ordre Bénédictin, dans lequel conte il y avait l'histoire d'un Aguithar dont il avait pris des notes. Quittant la chambre dont il ferma la porte derrière lui, il y retourna en quelques minutes avec un manuscrit écrit en koorisch et l'étendant sur la couche où l'illuminé reposait, il lut : « Pour certains discerneurs d'auras, l'aura d'Aguithar (1) est tellement radiante et a avec tout ce qui est radiant par soi-même une si forte affinité, que les voyants voient à la clarté de cette aura, ce qui est radiant par soi-même, dans les atmosphères, dans la croûte de la terre et dans les eaux qui sont au-dessus, sur et au-dessous de la terre.

« Somapa (ainsi appelé parce qu'il dépendait pour l'éveil de sa sentientation de libations de soma) constata que les atmosphères de la terre et ce qui sous terre correspond aux densités atmosphériques sont anormalement divisées et que si cette division anormale était supprimée

(1) *Chroniques* de Chi, pp. 268, 269, 270.

de sorte que les atmosphères souterraines et extérieures fussent en rapport, la terre n'aurait besoin ni du soleil ni de la lune pour être illuminée.

« Observant que Somapa discernait les constituants ayant en eux la faculté de luminosité, je soupçonnai subitement la présence d'un Aguithar et je demandai si quelqu'un de notre entourage donnait l'hospitalité à un hôte de distinction récemment arrivé ; mais je ne trouvai personne. Je m'enquis alors si aucun étranger, tel qu'un étudiant voyageur ou un messager était récemment arrivé. Celui à qui je le demandais vint après avoir diligemment cherché et me dit : « J'ai trouvé parmi nous seulement un jeune homme à visage pensif qui accompagnait les porteurs de dons d'Aun et qui n'est pas parti avec eux. Il demeure dans l'habitation de Somapa, ne disant et ne faisant rien, mais se reposant toujours en silence, même lorsqu'il mange et boit avec son hôte.

En entendant ceci, j'allai vers Somapa et lui dis : Aoual soupera avec nous cette nuit comme un pauvre passant, ne faites donc aucuns préparatifs ».

« Pendant que nous soupions ensemble, j'envoyai Somapa porter un message et dès que nous fûmes seuls j'examinai le jeune homme qui avait accompagné les porteurs de dons d'Aun et constatai qu'il était un Aguithar.

« Je compris alors la signification du message d'Aun « Parmi nos offrandes à Aoual se trouve une gemme de rare vertu en passivité, passivité que je n'ai pu lui fournir ».

« Je lui dis : pourquoi n'irions pas nous étendre sous le grand Guh qui ressemble à une tente dans le jardin du palais ? »

« Il consentit à cette proposition.

« Dès que nous fûmes étendus sous le grand Guh, ses yeux mi-clos s'ouvrirent et devinrent lumineux, s'approchant de moi, il dit :

« Vous êtes Aoual, soyez pour moi, je vous prie, une

tente éternelle, car vous seul entre tous les êtres sur terre, pouvez me voiler en passivité ».

« Je répondis : « Vous êtes Tvish, moi Jalamach ».

« Ceci est nouveau pour moi, jamais je n'ai entendu parler de cet incident et je doutais si la parole du prévoyant Bahusreyause était déjà accomplie : « Un Aguithar ne manquera pas à la terre jusqu'à ce que la lumière des mondes stellaires soit une comme son origine est une ».

« Les voiles de passivité peuvent-ils être relevés en activité? Ce qui est caché peut-il être vu ? Si Chi, le fils de l'homme demeurait en activité sur la surface de la terre, je n'aurais pas prononcé le nom de l'Aguithar, mais puis qu'il va entrer dans les profondeurs, pourquoi lui cacherais-je cet événement? Une somnolence m'accabla pendant qu'Aoual parlait encore, de sorte que tout en entendant la mélodie de sa voix, je ne compris plus de quoi il parlait et la somnolence s'approfondit jusqu'à ce que même ce son s'évanouit dans le silence ».

Comme il lisait ainsi, un élan de joie pénétra sa svelte forme et une clarté de triomphe brillait dans ses yeux foncés et il s'exclama : « Enfin ! enfin ! il est en mon pouvoir de réaliser de merveilleuses possibilités. Notre ordre' si comparativement bas qu'il soit tombé depuis que Benoit trouva et en partie comprit le manuscrit qu'il trouva dans la grotte dans laquelle il s'était retiré, lequel manuscrit traita des réglements pour les néophytes, possède encore ses voyants et audiants et il y a entre eux ceux qui m'aideront fidèlement en l'accomplissement de mon œuvre. Si le conte de Bagdad est vrai et si mon hôte est un Aguithar, alors ce qui est maintenant obscurci même pour mes meilleurs voyants dans les atmosphères, dans la croûte de la terre et dans les eaux qui sont au-dessus et au-dessous de la terre leur sera manifesté. Quelle joie, quelle gage de victoire !

(*A suivre*)

L'AURISÉE



« Si je ne me trompe, l'ennemi est proche » di t à voi basse Si Hamed à son compagnon en se tournant sur sa selle. Pour toute réponse Si Djilalli tira sur les rênes de son beau pur sang qui arqua son cou soyeux en exécutant un pas de valse.

« Vous êtes libre de poursuivre votre route Monsieur le Caïd et nous pourrons porter témoignage qu'aucune chose prohibée, aucun article de contrebande n'étaient parmi vos bagages. »

Ainsi s'exprimait avec un salut courtois le capitaine des douanes qui rassemblant ses hommes, descendit avec eux suivi des gendarmes, tandis que le jeune Caïd et ses compagnons reprenaient le chemin montant.

Arrivés à une certaine hauteur ils eurent une échappée sur le rivage et les regards de Sidi Hamed furent véritablement ceux d'En Nser lorsqu'il découvrit au lieu d'embarquement un vaisseau portant le pavillon Espagnol et une procession de mulets sur lesquels cheminaient lentement ceux qui venaient d'atterrir.

En avant de la caravane était une femme la tête entourée d'une mantille de dentelle noire ; derrière elle une autre femme, puis deux hommes dont les soutanes noires indiquaient des ecclésiastiques ; des guides indigènes et le maire du village complétaient la procession.

Sidi Hamed se tournant de nouveau vers son compagnon lui dit à voix basse : « Voici l'ennemi. »

— « Une ennemie peu redoutable dans les circonstances actuelles » lui fut-il répondu. Le soleil se couchait à peine lorsqu'ils parvinrent au croisement de deux routes, dont l'une montait vers les hauts plateaux, tandis que l'autre dévalait vers une gorge ombreuse. Après une courte halte Si Djilalli, avec les hommes qu'il avait priés de l'accompagner suivaient le chemin de la gorge, Sidi Hamed avec deux cavaliers seulement continuaient l'ascension vers les hauts plateaux que les mulets de somme gagnaient lentement et malgré leurs efforts à une distance toujours croissante des trois cavaliers. La lune était déjà haut dans la voûte violâtre parsemée d'étoiles, lorsque ceux-ci s'arrêtèrent sous une touffe de palmiers.

Ils descendirent de cheval et les ayant attachés avec de longues cordes qui les laissaient libres de brouter le doux herbage, ils s'installèrent eux-mêmes près d'une source limpide puis ayant mangé quelques poignées de blés desséchés, ils s'enroulèrent dans leurs burnous et s'étendirent pour se reposer jusqu'au matin, sous les larges feuilles de palmiers en forme d'éventails.

Le sommeil d'En Nser fut interrompu bientôt par le bruit d'un pas si léger que nulle oreille moins exercée n'aurait pu le saisir. Se soulevant à demi, il aperçut à son coté, une femme soudanaise dont le pittoresque costume seyait admirablement à ses fines formes couleur d'ébène, il la vit se dresser un doigt sur ses lèvres, prier en silence toujours, glisser sur ses pieds nus jusqu'à l'extrémité de la touffe de palmiers...

Cette même nuit, armée du double pouvoir civil et religieux, Donna Ignacio s'installait dans le château d'où Indrada avait disparu. Dès le lendemain, elle en explorait les moindres recoins au grand dépit des hiboux et chauves-souris qui avaient occupé jusque là sans conteste les chambres fermées et inhabitées depuis nombre d'années ; une seule découverte intéressante fut faite au cours de ces recherches ; un crâne d'enfant entortillé dans un lambeau

d'étoffe émergea de l'embrasure d'une fenêtre brusquement ouverte ; mais comme c'était le crâne d'un nouveau-né caché sans doute en cet endroit depuis des temps infinis la découverte n'éclairait pas le mystère de la disparition de la jeune fille dont s'inquiétait uniquement donna Ignacio ; c'était ce mystère seul qu'elle voulait résoudre coûte que coûte et sa venue au château n'avait pas d'autre but.

Un événement survint qui lui donna les plus folles espérances de succès, aussi en fit-elle part immédiatement aux deux ecclésiastiques qui ne l'avaient pas quittée. Comme elle s'essayait à ouvrir toutes les serrures, cherchant les clefs, les ajustant à chaque meuble, il lui fut impossible d'en trouver une s'adaptant à une antique armoire de bois de rose ; aussitôt elle envoya chercher un serrurier qui fit sauter la serrure, et ce lui devint une sorte de triomphe lorsqu'elle découvrit la petite cassette du colporteur toute remplie encore des objets de prix qu'il avait donnés à Indrada, sauf le portrait du Rajah, que la jeune fille portait sans cesse suspendu à son cou. — « Je n'ai jamais vu de perles plus belles que celles-ci » s'exclama le père Stanislas, confesseur extraordinalre de Donna Ignacio auquel elle montrait la découverte et cet avis fut aussi celui du père Jérôme qui déclarait que la boîte et tout son contenu respïrait le grand luxe des Hindous. — « Interrogeons Ayasha et Yamina afin de savoir comment Indrada est entrée en possession de ces bijoux » décidèrent-ils d'un commun accord ; mais après réflexion ils trouvèrent opportun de n'en rien faire et de s'adresser plutôt à l'Intendant, car le père Stanislas savait par expérience pour avoir vécu chez les Musulmans qu'hommes et femmes de cette race tout de souplesse et de courtoisie en apparence, éprouvent la plus grande joie à duper les Roumis à chaque tournant.

Donna Ignacio suivit le conseil et fut récompensée de sa soumission par l'étrange histoire que lui raconta l'Intendant sur le mystérieux colporteur subitement disparu

comme Indrada. Avec une des impulsions rapides qui la caractérisaient ainsi que presque toutes les femmes de sa race, elle envisagea la situation à un point de vue nouveau qui changea tous ses plans : Indrada n'était pas enlevée par son jeune tuteur, ni par les brigands ; elle n'était pas non plus tombée dans un précipice ou dans les eaux du lac, mais les partisans de feu le Rajah, dont le colporteur était l'instrument, avaient, à l'aide de Cavan et de Zasa, organisé un complot et fait enlever la jeune fille qui devait servir leur dessein. Les deux prêtres et la compagne de Donna Ignacio ne trouvèrent rien à redire à cette interprétation qui leur paraissait logique, aussi gardèrent-ils un silence prudent.

— Je ne resterai pas plus longtemps dans ce lieu de complots, de squelette, et de colporteurs bizarres, dit le lendemain matin l'Espagnole avec une grande surexcitation, en entrant dans la salle à manger, j'irai à Calcutta et je réclamerai l'aide du Vice-roi ».

Le jour suivant une nouvelle procession passait par les rues du village : C'était Donna Ignacio et sa suite regagnant le Yacht qui devait les transporter aux Indes. De tous côtés l'histoire de la disparition mystérieuse de la jeune héritière commençait à se répandre ; les journaux s'emparaient du fait, le dénaturaient, l'amplifiaient, édifiant les contes les plus extraordinaires, dans lesquels le surnaturel se confondait avec le réel, le tout assaisonné de détails plus ou moins scabreux qui conviennent à la grande majorité des lecteurs dont une littérature fortement épicée a gâté le goût, tels estomacs habitués au gibier faisandé ne se soucient pas du gibier sain, ou tel encore le buveur d'alcool dédaigne la boisson salutaire du pur jus de raisin.

***

Lorsqu'il lut les étranges élucubrations suggérées de tous côtés par la disparition d'Indrada et l'empressement du public à les accueillir, l'homme qui veillait auprès d'elle avec Zorah, s'en réjouit : — « Voilà qui est bien ; la

pensée est formation et sa concentration vers une personne est un des plus puissants moyens d'aurisation et par conséquent de manifestation ou possibilité de matérialisation ».

Zorah leva les mains et les yeux vers les stalactites avec le geste familier à ses coréligionnaires et s'écria d'un ton emphatique : « Puisse le mouza (1) défendre que la pensée des méchants soit utilisée pour la restauration de la fille du Rajah ! »

Et le marabout répondit avec calme : « Vous oubliez la puissance de la purification aurique ; c'est un filtre naturel à travers lequel rien de ce qui est impur ne peut passer.

A quoi Zorah répliqua avec conviction : « Allah est bon.»

***

Lorsque le canot qui attendait Donna Ignacio sur le rivage, l'eût ramenée à bord du « El Halcon », le capitaine l'accueillit avec la haute courtoisie qui caractérise les Espagnols.

Donna Ignacio reçut avec affabilité ces marques de respect, puis rentra dans sa cabine où elle avait hâte d'être seule pour mettre en sécurité le précieux coffret du colporteur. Aussitôt qu'elle eut tiré le verrou de la porte, elle plaça dans un coffre-fort l'objet qui lui tenait tant à cœur et qui n'avait pas quitté sa petite valise à main. A peine enlevait-elle la clef du coffre, qu'un coup frappé à la porte de sa cabine la fit tresssaillir, et comme pour sauvegarder encore l'inestimable trésor, elle repoussa hâtivement le coffre-fort lui même dans un placard dont elle mit la clef dans sa poche, tandis qu'elle glissait l'autre dans son corsage. Un second coup plus retentissant la décida enfin à ouvrir la porte et le père Stanislas lui apparut un doigt sur les lèvres, en une attitude de mystère...

---

(1) Le maître.

« — Qu'es il arrivé, demanda vivement Donna Ignacio ?

— « Je ne sais qu'une chose, c'est que le capitaine a changé son équipage. »

— « Changé son équipage, et pourquoi ? »

— « Je vous ai dit que je n'en savais pas davantage ; ce n'est pas à moi, mais à vous d'interroger ; tout ce que j'ai pu faire a été de dire en votre nom que vous désiriez vous reposer dans votre cabine, sans être dérangée sous aucun prétexte et que vous vous réserviez de donner le signal du départ au moment que vous jugeriez opportun. »

« Je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé ; je veux une explication et j'irai tout de suite sur la passerelle pour la demander. »

A peine achevait-elle ces mots que la sirène déchira l'air de son cri strident donnant le signal du départ et que le toc toc régulier de la machïne ne tarda pas à confirmer. Une clarté fulgurante jaillit des yeux noirs de Donna Ignacio, elle monta en hâte les marches de la passerelle, se dirigeant droit vers le centre où se tenait le capitaine, et debout, face à face avec ce beau garçon d'une trentaine d'années elle l'interpella avec une colère qu'elle n'arrivait pas à maîtriser.

— Pourquoi avez-vous changé l'équipage sans ma permission et sans que je sois même avertie, dit-elle avec hauteur ? «

« Son Altesse n'avait-elle pas expressément recommandé de ne pas communiquer avec elle durant son séjour à terre ? Mon équipage ayant fumé le kif acheté aux indigènes, est devenu furieux, et comme je donnais des ordres pour que ces hommes n'allassent plus à terre, la mutinerie devint si violente que j'ai dû former un nouvel équipage, m'estimant heureux d'avoir pu garder le commandement du yacht et défendre ma vie et celle de José, contre les attaques de véritables brutes, mille fois pires que des fauves. » Les yeux enténébrés de Donna Ignacio rencontrèrent ceux du capitaine qui lui semblèrent briller d'une

gaieté malicieuse, mais n'ayant aucune preuve certaine, elle dut se contenter de ses explications, non sans ajouter toutefois d'une voix aggressive : « Ceci n'excuse pas le fait d'avoir donné le signal du départ qui d'après mes ordres, devait être laissé à mon gré.

— « Votre Altesse ne m'a jamais rien dit de semblable.

— « Mais le père Stanislas vous a enjoint d'attendre... »

— « Son propre bon plaisir, dans un but intéressé... Et je ne suis pas l'officier du père Stanislas, mais celui de votre Altesse.

Donna Ignacio resta silencieuse, regardant les eaux d'un bleu vert qui étaient si claires et si limpides, que les coquillages, les herbes marines, les poissons aux écailles brillantes s'y reflétaient comme à travers un cristal irisé.

Il faisait un temps admirable, pas un nuage ne voilait l'éclat du ciel, l'atmosphère sans vent était légère, ce qui arrive rarement dans le pays des Berbères où règne une chaleur intolérable dès que brillent les rayons du soleil.

Après avoir dîné avec les deux prêtres, Donna Ignacio enveloppée d'un grand châle cramoisi vint s'asseoir sur la passerelle comme attirée par la magie d'une nuit splendide.

— Son Altesse a t-elle remarqué l'éclat de cette merveilleuse étoile, disait le capitaine en indiquant un point dans l'espace.

Donna Ignacio leva les yeux vers l'astre de première grandeur qui scintillait à l'ouest de la planète rouge de la guerre.

— « Quelle est cette étoile, dit-elle, je ne connais rien à l'astronomie.

— « C'est l'étoile royale de l'Aigle ; très belle et la lumière blanche d'A. ; très puissantes sont les deux lumières moindres qui l'accompagnent et se tiennent à droite et à gauche de l'aigle glorieuse, répondit le capitaine.

Donna Ignaccio bailla « Je suis lassée de regarder l'eau

et les étoiles, bonsoir, articula-t-elle en gravissant l'escalier qui conduisait à sa cabine.

***

Les deux prêtres causaient encore dans le salon et Donna Ignacio rêvait qu'un aigle descendait vers elle en tenant dans son bec une étoile blanche qui tombant tout à coup dans la mer la faisait bondir avec une force qui secouait le yacht lorsqu'un homme de l'équipage surgit dans la cabine où dormait Son Altesse et l'empoigna rudement.

— Qu'y a-t-il, s'écria-t-elle au milieu d'un réveil angoissé.

— Le yacht a heurté contre un rocher inaperçu et il coule bas. Ne craignez rien, les canots sont lancés et la mer est aussi calme qu'une mare aux canards, seulement, il faut se hâter... Avez-vous à prendre quelque objet de valeur ?

— Ce que j'ai de plus précieux est dans ma valise, non, dans l'armoire, dit-elle, la tête à moitié perdue et ses mains cherchaient fiévreusement la clef dans la poche de sa robe flottante où elle dut reconnaître bientôt qu'elle n'était pas.

Je ne sais plus... je ne trouve plus la clef... elle doit être tombée. Brisez la serrure et prenez la cassette, vite, vite.

Les hommes se saisirent d'une barre de fer, et à grands coups défoncèrent l'armoire, mais elle était vide. — « Où est ma cassette ? on m'a volée, volée, s'exclama-t-elle avec fureur.

— Qu'est-ce qu'un vieux coffret en comparaison de la vie ! hâtons-nous, le Yacht coule rapidement, venez, venez. C'était le capitaine qui parlait et faisant signe à ses hommes d'enlever Donna Ignacio, ils l'eurent à peine déposée dans le canot détaché du yacht que celui-ci disparaissait avec des craquements sinistres.

Lorsque la nuit suivante, la brillante constellation de l'Aigle, accompagnée d'une multitude d'étoiles filantes,

illumina les cieux, irradiant de clarté les sommets du haut Atlas, Donna Ignacio et ses compagnons occupaient les cavernes du Nid d'Aigles, à l'arrière du nid des grands Aigles où reposait en sécurité la fille du Rajah.

Un mois après ce séjour forcé dans les gorges profondes de la montagne, le père Stanislas qui caressait l'espoir de recouvrer à tout prix sa liberté, suivait Gauza se rendant à la fontaine, une cruche en équilibre sur un petit coussin au sommet de sa tête, et lui disait mielleusement :

— « Mon enfant, je suis peiné jusqu'au fond de l'âme en constatant qu'une fille de notre sainte mère l'Eglise s'est liguée avec les puissances des ténèbres et a de cette sorte vendu son âme au diable. En vérité, mon ardent désir est de vous sauver comme on retire un tison du feu avant qu'il ne soit consumé... Gauza dévisagea curieusement celui qui parlait.

— Gauza, mon enfant, reprenait encore son interlocuteur, j'ai une proposition à vous faire. — Laquelle ? demanda-t elle laconiquement.

— Une proposition où vous aurez tout à gagner et d'abord l'absolution.

— L'absolution de quoi ?

— Du péché d'avoir abandonné la religion, de participer au meurtre et au vol et de vivre en concubinage.

— Je crois en Dieu ; je n'ai ni tué, ni pillé et je suis mariée avec Kaddour selon les rites de son pays. Je ne vois pas ce que je pense avoir à gagner par l'absolution de fautes que je n'ai pas commises.

Le père Stanislas qui tenait absolument à ce qu'elle fût coupable, insista sur la gravité d'être liée à un infidèle sans avoir reçu les sacrements de l'église et comme Gauza continuait à sembler peu troublée, il lui dépeignit tous les tourments de l'enfer et du purgatoire avec l'énergie qui fit à travers les siècles la force de la domination ecclésiastique.

— Tandis que votre corps pourrira dans la terre non

consacrée, disait il, votre âme souffrira à tout jamais les plus effroyables douleurs.

— Cela m'importe peu, répliquait la Sicilienne. En épousant Kaddour, j'ai accepté ses croyances et elles apprennent que les femmes n'ont pas d'âmes. Lorsque l'homme et la femme furent séparés, Allah fit à l'homme le don de l'âme et à la femme celui de l'esprit, et vu tous les risques que l'âme court d'après le dogme chrétien, je déclare Allah miséricordieux. Quant à la nécessité d'avoir reçu un certificat de Monseigneur l'Evêque pour rester avec Kaddour, je fais comme les Cardinaux et leurs nobles pénitentes qui savent fort bien s'en passer, sans que nul blâme les atteigne. Hors donc, en admettant même que j'aie une âme, je serais en bonne compagnie ; à moins que dans le royaume du ciel comme sur la terre, la pauvreté soit le seul vice.

En présence de tels discours, le prêtre changea de tactique ; il substitua la convoitise à la peur, et l'espoir au désespoir. Il alla jusqu'à faire miroiter aux yeux éblouis de Gauza, le don d'une ferme en Sicile si elle consentait à lui rendre le léger service qu'il attendait d'elle.

— Quel est donc ce petit service, dit Gauza alléchée par la promesse et qui se voyait déjà fermière, dans son cher pays natal, entourée de moutons aux blanches laines, de belles vaches pâturant dans les prairies, et de chevaux pleins de fougue piaffant au soleil.

Escomptant son stratagème le père Stanislas frottait avec satisfaction ses mains potelées et s'approchant de la jeune femme il lui chuchota : « Il s'agit de me procurer les moyens de fuir cet antre d'iniquité. Vous le pouvez en me disant le nom du chef des bandits et aussi ce que vous savez sur la disparition de la jeune châtelaine...

Gauza énigmatique, sa fine tête penchée sur le côté comme celle d'un oiseau curieux, s'exclama alors : » Mon île natale est lointaine et les belles fermes ne s'y vendent

pas tous les jours ! Quel gage me donnerez-vous pour me prouver vos bonnes intentions ?

Pour toute réponse le père Stanislas ôta sa soutane et enleva sous son gilet noir, un autre gilet lourdement matelassé : prenez-le dit-il en le tendant à Gauza, il est rempli de billets de banque, et si comme on l'assure nulle persuasion ne peut décider un Sicilien à vendre la demeure de ses pères, vous trouverez facilement un étranger prêt à se détaire d'une terre, car, si le bruit est vrai, un danger réel menace leurs possessions.

Mais à peine achevait-il ces mots que la rage trop longtemps contenue de l'Italienne éclata en invectives : Comment osez-vous me proposer une indigne trahison ! Non, pas pour tous les trésors de la mer !... Soyez maudit ! maudit ! maudit !...

Sous ce déchaînement de colère qui l'atteignait comme une bouftée brûlante, le prêtre, instinctivement, leva sa main droite et se signa lentement.

Tandis qu'il esquissait ce geste, l'œil de Gauza concentrait vers lui ses effluves d'indignation, — tel le dompteur maintient sous son regard magnétique, les fauves qu'il ose affronter, — et ce faisant elle découvrait avec stupeur une pâle cicatrice qu'elle connaissait bien. C'était celle-là même que portait l'évêque Ambroise et qu'elle avait remarquée, lorsque mettant à son doigt l'anneau de saphir, dans le bosquet d'oliviers, il avait essayé d'enlever Indrada.

Parvenant à force de volonté, à maîtriser sa grande émotion Gauza dit avec calme : — Veuillez excuser mon emportement ; quand la colère s'empare de moi, je suis comme une plume soulevée par le vent, mais c'est fini maintenant, je redeviens moi-même et j'accepte avec joie le gilet matelassé que vous m'avez offert.

En échange, je vous indiquerai dès cette nuit le sentier qui conduit hors du nid de l'aigle. Je vous donnerai en

outre un surnom de Kaddour et le mot de passe de façon à faciliter votre fuite.

— Et le nom du chef ?

— Est Abd el-Kader ben sétif.

— L'agha honoré entre tous ?

— Oui, oui, c'est lui-même le renommé En Nser !

En parlant ainsi Gauza s'approchait de l'ecclésiastique, et d'un ton confidentiel elle ajoutait ; — Ne soufflez mot à personne de notre projet, sans quoi je ne saurais vous guider. Vous pouvez cependant confier le nom du chef à Donna Ignacio, car une fois que je serai parvenue en Sicile, les miens me protégeront.

Mais donnez-moi le gilet, vite, vite...

— Quelle sera l'heure propice à notre fuite ?

— Dès que la nuit tombera trouvez-vous ici et nous suivrons le défilé au bout duquel vous serez libre.

Enlevant aussitôt son précieux gillet, le prêtre le remit aux mains avides que Gauza tendait vers lui, tremblante d'excitation et de convoitise. A peine le tenait-elle, que saisie d'une méfiance nouvelle elle s'écriait : Et si les trésors que vous m'offrez sont aussi fictifs que les trésors cachés dont les talètes marocains disent avoir le fil indicateur ?...

— Alors j'aurai manqué à ma parole et vous aurez le droit non-seulement de ne pas tenir la vôtre, mais encore de me dénoncer.

Je suis en votre pouvoir, vous n'êtes pas au mien.

Le prêtre et la Sicilienne se mesurèrent un instant en silence. Le premier pensait : « Gauza a subitement changé de résolution ; pourquoi ? »

De son côté celle-ci réfléchissait :

— L'Evêque Ambroise était gras et blond et un peu chauve, mon interlocuteur est maigre, ses cheveux et sa barbe sont noirs et abondants...

L'Evêque Ambroise parlait avec onction et lenteur : cet homme-ci est à peine compréhensible tant sa parole est

rapide... Mais ses gestes et la cicatrice trahissent son identité : « Je gagnerai du temps et je veillerai. »

Rompant alors le silence Gauza dit : Je vous conduirai certainement vers le défilé qui est l'unique sortie du nid d'Aigles, et que vous ne pourriez reconnaître parce que nous et vos compagnons, l'avaient traversé les yeux bandés; mais il serait imprudent de tenter la chose aujourd'hui demain j'aurai choisi les sentinelles (car parmi les aiglons, deux sont gagnés à votre cause) et cela naturellement facilitera beaucoup nos projets.

En achevant ces mots.Gauza replaçait sur sa tête le coussin aux vives couleurs et s'éloignait en balançant gracieusement la cruche pleine d'eau qu'elle y avait posée. Elle marchait avec cette élasticité souple et majestueuse, habituelle à ceux accoutumés dès l'enfance à porter de lourds fardeaux en un juste équilibre sur leurs têtes.

L'habitation assignée aux ecclésiastiques était creusée dans une grotte naturelle qui avait été séparée en deux compartiments par une maçonnerie grossière, mais solide.

Un passage étroit pratiqué en arrière et percé de trous invisibles, permettait d'observer ce qui se passait chez les hôtes du Nid d'Aigles et seuls, ceux qui avaient mission de les surveiller, devaient connaître l'existence du passage.

Mais lorsque Gauza se fut montrée une sûre alliée des Aiglons, elle devint libre d'aller et de venir à son gré en l'absence de Kaddour souvent parti en lointaine expédition.

Sans aucun motif spécial, simplement par instinct et mue par un désir de connaître son nouvel entourage, ce qui est une caractéristique de quelques bipèdes humains, (probablement parce qu'ils sont entrés dans leur forme actuelle à travers la forme de l'oie), la Sicilienne ne cessait d'explorer toutes les parties du Ni d'Aigles.

La nuit qui suivit son entretien avec le prêtre, elle profita de l'absence de Kaddour pour se glisser jusqu'à l'étroite

ouverture donnant accès au passage d'où l'on pouvait voir sans être vu et appliquant son œil investigateur sur l'un des petits trous elle aperçut bientôt l'homme qu'elle s'était promis de surveiller.

Il avait enlevé sa fausse barbe et sa perruque et semblait inviter du geste son compagnon à l'imiter; mais évidemment plus soupçonneux, celui-ci hésitait, jetant autour de la pièce des coups d'œil furtifs... et surtout vers l'entrée.

Alors en souriant, le plus âgé des deux ecclésiastiques se leva, barra la porte qui déjà était fermée à clef, puis il revint s'asseoir en plaisantant de telle sorte la crainte ou la prudence de son jeune compagnon, que celui ci fut contraint d'enlever à son tour la perruque et les épais sourcils noirs sous lesquels il se cachait. Un cri de surprise faillit jaillir des lèvres de Gauza en reconnaissant Alano !

Alano dont elle croyait le corps déchiqueté par les vautours ?

Alano qui d'après le récit d'Indrada avait trouvé une mort tragique au fond du précipice ?

A peine remise de son trouble, Gauza observa que les deux hommes parlaient, mais qu'elle ne pouvait rien saisir de leur conversation ; elle s'ingéniait vainement de mille façons, collant son oreille au petit trou qui lui avait permis de voir, se couchant par terre avec l'espoir d'entendre, ne fussent que quelques mots, et jugeant enfin tout inutile, elle allait se retirer, lorsque l'idée lui vint de se diriger vers la chambre contiguë dont la porte de communication était restée ouverte. Appliquant alors une fois encore son oreille au trou elle eut la satisfaction de saisir distinctement toute la conservation.

Les premières paroles qui lui parvinrent lui apprirent que le jeune interlocuteur avait été mis au courant par son compagnon de tout ce qui s'était dit à la fontaine entre lui et Gauza : « Voici mon plan pour terminer cette amusante comédie, concluait l'homme ; je me défie absolu-

ment de la Sicilienne qui, je le sais,nourrit envers moi une haine implacable et ne doit avoir d'autre but que de me trahir, me ménageant d'être la risée de tous, si non pire... Ce qu'il faut, c'est que je gagne la faveur du chef ; qu'ai-je à faire pour cela, sinon lui rendre quelque service prouvant mon entière bonne volonté envers lui et ses partisans ? et quoi de mieux que de lui dénoncer Gauza et Kaddour comme m'ayant offert, contre une forte récompense, de faciliter mon évasion et même de quitter le Nid d'Aigles avec moi afin d'aider les autorités à attaquer cette forteresse et à prendre au piège tous les aiglons ? Au moment indiqué,c'est-à-dire à la tombée de la nuit, je suivrai mon guide dans le défilé où nous serons rencontrés par le chef que j'aurai averti dès le matin à la faveur d'une audience particulière. Trouvant ma communication en parfaite concordance avec les faits, le chef et sa troupe me protégeront et régleront sans hésiter le sort de la Sicilienne et de son amant reconnus coupables de trahison. Je tuerai ainsi deux oiseaux d'un même coup ; on me délivrera au prix d'une bonne rançon et je serai en outre débarrassé de ma plus dangereuse ennemie. »

« — Et moi ? demanda Alano.

« — Vous ? Ah ! oui, bien entendu une fois libre je négocierai pour votre délivrance rapide et celle de Donna Ignacio. »

Un juron énergique s'échappa des lèvres d'Alano, puis Gauza entendit quelque chose comme le bruit d'une chaise poussée en arrière avec violence et presqu'aussiôt le père Ambroise entrait dans la deuxième pièce, suivi d'Alano qui vociférait bruyamment.

Au bout de quelques minutes il s'arrêtait net, attachant son regard sur l'angle éloigné de la chambre qui faisait face à l'ouverture. Gauza aperçut alors quelque chose comme un sombre nuage violet qui paraissait remplir ce coin de la pièce et son observation se fit de plus en plus attentive.

— Que diable regardez-vous ainsi ? interrogeait le père Ambroise. Alano ne répondit pas, ses bras battirent l'air comme ceux d'une personne qui se noie et il tomba lourdement sur le sol.

Détournant ses regards de la forme si soudainement abattue, Gauza les reporta vers le nuage violet et vit avec stupeur émergeant de l'ombre, une figure humaine aux yeux lumineux, en laquelle elle reconnut Cavan !

Incapable de maitriser son épouvante superstitieuse, elle jeta un cri étouffé et s'enfuit en invoquant la vierge mère et tous les saints du paradis dont les noms lui revinrent en mémoire, mais elle avait heureusement aussi appelé à son aide Kaddour et sa protection efficace répondit seule à l'invocation.

Dès qu'il fut près d'elle, elle éclata en sanglots, mais lorsqu'il lui eut mis au cou un lourd collier d'or, elle ne tarda pas à se calmer.

« — Qu'est-ce donc qui t'a fait peur, lumière de mes yeux, demandait-il ?

— Une apparition ayant pris la forme de Cavan... cela m'a rendue folle de terreur...

— « Pourquoi ? »

— « Mais parce que c'était une apparition ! »

Kaddour réfléchit un moment puis il dit : Les roumis et ceux élevés dans leur entourage ont une drôle de façon d'apprécier cet ordre de choses. Ils pensent que tous les hommes ont une partie d'être immortelle ; s'ils perdent un de leurs semblables qu'ils aiment ou estiment, ils n'hésitent pas à dépenser en des cérémonies destinées à aider leurs âmes, des sommes d'argent qui mises à la disposition des vivants empêcheraient chez ceux-ci bien des souffrances ; de plus, beaucoup de ces mêmes gens anticipent — au moins théoriquement — sur le bonheur qu'ils auront à quitter la terre afin de retrouver ceux qu'ils ne cessent de pleurer ; mais s'il arrive cependant qu'un des séparés se revête de manière à leur devenir sentientable, ils

tremblent et s'effarent devant ce qu'ils appellent « une apparition ! »

Gauza qui avait écouté en soupesant instinctivement la chaîne d'or suspendue à son cou, se mit alors à raconter un souvenir de son enfance.

Il y avait dans ma ville natale un « revenant » qui effrayait si fort tous les habitants, que le curé envoya à Rome pour réclamer aide et protection et bientôt après arriva au village un exorciste renommé.

— « L'apparition empruntait donc la forme d'un diable ? »

— « Non, la forme d'un ânon qui trottait derrière les gens rentrant de leurs travaux, ou heurtait leur porte de son sabot, ou encore si l'on avait la hardiesse et l'imprudence de lui ouvrir, se couchait dans la pièce, parmi la famille, c'était effroyable !

« — Notre ânon ne fait-il pas de même ? »

— « Oui, mais cet ânon-là n'était pas un ânon réel c'était un revenant. »

— « Comment le savait-on ? »

— « Parce que plus d'une fois, alors que personne n'avait ouvert la porte, il entrait sans qu'on puisse comprendre par où,et il mangeait, buvait comme un ânon ordinaire et même se laissait toucher par des enfants assez brave pour oser l'approcher.

« Le Dieu des Roumis,lorsqu'il est revenu après sa mort, a fait à peu près de même, dit Kaddour doucement. Mais le curé que conclut-il de tout cela ?

— « Je me souviens maintenant que ce ne fut pas le curé, mais l'exorciste qui monta en chaire dans la petite église du village et enseigna que la crainte des apparitions était un instinct nous faisant redouter d'être en présence de quelque mauvais être ayant emprunté pour nous influencer la forme d'une personne que nous aimions et connaissions.

(*A suivre*).

QUESTIONS

Sur la peur et la licence

Nous avons recu plusieurs questions sur ces sujets, nous répondrons donc à toutes en même temps.

Nécessairement il y a beaucoup de personnes qui, par manque de compréhension, observent les progrès du mouvement cosmique avec antipathie et même parfois avec une certaine méfiance qui peut provenir d'une crainte semblable à celle qu'éprouve un enfant qui ne reconnaît pas dans la pénombre un objet qui lui est pourtant familier.

Il y a aussi ceux qui ne se rendent certainement pas compte de ce que signifie le paragraphe du début des bases de la Philosophie Cosmique : « *Le mouvement est purement philosophique* ; » et qui attendent l'apparition de quelque mouvement qui gênerait leurs théories ou les théories d'autrui qu'ils soutiennent. Ces personnes donc, non par mauvaise volonté, mais par la sensation qui amène quelqu'un à prendre un drap blanc pour un revenant et par suite à en être effrayé attribuent à la philosophie des buts et des principes qui n'y ressemblent pas plus que le drap au revenant. Cependant ce qui est plus difficile à comprendre, c'est que *certaines théories et certains principes sont attribués à la tradition et à la philosophie cosmiques, tout en étant diamétralement opposés à leurs enseignements.*

Par exemple la remarque que la philosophie et la tradition cosmiques enseignent qu'un *cataclisme effroyable précédera fatalement la restitution.* Ceci est si opposé aux enseignements cosmiques que ce serait ridicule si ce n'était si triste. Un semblable malentendu ne peut s'expliquer

que par une mauvaise compréhension de ce qui est enseigné, causée par la peur, ce qui amène à confondre la philosophie de l'espérance et de la joie avec les visions soi-disant apocalyptiques de terreur et de désespoir, lesquelles visions d'ailleurs symboliques et allégoriques sont prises dans un vieil ouvrage soigneusement transformé et transfiguré.

Ceux qui étudient les publications cosmiques peuvent constater par eux-mêmes qu'elles sont unanimes à témoigner que les douleurs et les torts de l'humanité ont pour origine et principale raison d'être la peur et l'ignorance.

Rappelons une fois encore que la Philosophie Cosmique a pour principal objet de « démontrer à l'homme psycho-« intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la « vie et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées.

« De montrer à l'homme Psycho-Intellectuel qu'il est « d'origine divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la « mission de la manifester, que par la volonté directe de « son Divin Formateur, son rôle est d'utiliser les forces de « la nature pour transformer l'état actuel de son entourage « dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit « et qu'il peut en évoluer le pouvoir.

« De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier « dans lequel il végète pour l'élever, le spiritualiser et sur-« tout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à uti-« liser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre « sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée « dans le Cosmos de l'Être.

« De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transfor-« mée, mutilée, perdue et d'unir la science à la théologie « sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la « mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont « anormales, accidentelles et que par son évolution « l'homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits « son état d'Immortalité Intégrale. »

Encore le XIVe axiome de la Base. « La vie est sacrée, « parceque la vie est le moyen de l'individualisation de « l'intelligence. » Et les VIIe et VIIIe axiomes sont : « La per-

« pétuelle évolution vers le perfectionnement des formations
« est le moyen éternel et naturel pour arriver à l'Immor-
« talité Terrestre.

« La mortalité est l'effet dont le déséquilibre est la cause,
« *elle est accidentelle et temporaire.* »

La Philosophie enseigne aussi que l'évolution de l'homme qui vaincra le triste effet dont l'ignorance est une des principales causes et ouvrira le chemin à la restitution est *l'intégrale individuelle éducation.* Voyez par exemple le XIII axiome de la Base. « Tout enfant a droit à l'éducation « (c'est-à-dire à être guidé et dirigé dans le développement « de ses facultés individuelles) de manière qu'il devienne « capable de prendre sa propre place et remplir son rôle « particulier dans le cosmos de l'être. »

La Philosophie Cosmique *soutient* que toute douleur et toutes les misères sentientés par les prévoyants hiérarchiques leur furent révélés ou furent révélés de leur part non pas comme présages d'inévitables malheurs. mais comme indications de possibilités *et racontés par eux à ceux qui avaient le vouloir, la connaissance et le pouvoir de les écarter*, et que la vulgarisation de telles choses est une erreur dont beaucoup de calamités ont été le résultat. Ceux qui ont lu et compris « Les Chroniques de Chi » se rappelleront que la Philosophie enseigne qu'en ordre les influences de toutes les planètes et constellations du zodiaques sont bienfaisantes pour la terre et l'homme. Que lorsqu'elles paraissent autrement c'est en raison de l'imperfection de l'aura de la terre ou de l'individu : une imperfection due principalement au manque de la culture aurique qni est une des plus précieuses formes de l'éducation.

Ceux à qui la peur fait confondre les lignes précédentes avec les susdites horreurs sont probablement accoutumés à confondre la connaissance avec la croyance et la logique avec les mystères métaphysiques.

Il y a aussi une autre série de questions posées par ceux qui croient ou du moins disent que la Philosophie Cosmique méprise et traite légèrement l'union des hommes et des femmes et la sainteté du foyer.

Cette assertion n'a aucun fondement, elle est absolument fausse.

Les IXe et Xe et XIe axiomes sont « Toute manifestation « de l'Informal est duelle.

« L'homme formé à la similitude divine était originaire- « ment duel, c'est-à-dire parfait dans la balance de l'acti- « vité et de la passivité, mais cet être parfait fut divisé. La « dualité d'être ou l'union pathotique de l'actif et de la « passive est donc essentielle pour toute évolution vers la « perfection.

« L'Actif et la Passive sont aussi co-égaux que co-tem- « pori.

« Le Pathotisme revêtu de l'amour constitue la seule « dualité. »

Et encore « l'Amour est le seul lien légitime d'union ; » La sérieuse considération de ces axiomes démontrera qu'ils forment le fondement et le faîte du beau temple des Penates ; le sanctuaire de l'Agni du foyer, et la centrale lumière vers laquelle les Pitris des aimés qui pour un temps ne sont plus en intégrité d'être, mais qui ont conservé leur individualité dans les degrés plus raréfiés de l'état physique peuvent se diriger en sûreté comme vers un port de repos et un refuge sûr.« Justement parce que la pensée est la formation, » ceux qui ont appris dès l'enfance la beauté, la jouissance et l'utilité de l'exécution pratique de ces axiomes ne souilleront pas le temple d'Eros en y entrant avec des pieds pas lavés, mais au contraire, ôteront leurs souliers de leurs pieds (c'est à-dire tout ce qui est indigne de l'homme) parce qu'ils sentientent que le lieu dans lequel ils entrent est terre sainte.

Quant à la cérémonie du mariage en commun avec tout traditionnel enseignement hiérarchique, la Philosophie Cosmique soutient que la cérémonie publique par laquelle l'union de l'actif et de la passive est reconnue et consacrée est essentiel pour l'ordre public, mais que cette union doit être dissoute sans difficulté morale ou sociale s'il est

prouvé à ceux qui l'ont fait que leur compagnie tend vers leur rétrogression plutôt que vers leur perfectionnement ; vers leur misère et trouble plutôt que vers leur bien être et repos. En même temps elle soutient qu'un tel contrat ne doit pas être dissous pour une cause légère ou passagère, mais seulement pour des causes sérieuses et durables. Elle soutient aussi que ceux qui ont dissous le contrat du mariage sont libres d'en former un autre comme si c'était le premier, sans entraves, perte ou blâme.

Bien entendu, l'homme et la femme qui désirent être unis doivent être laissés libres.

Cette raisonnable liberté qui est le contraire de la licence tend à obvier cette chose peut-être la plus pernicieuse entre toutes, la tromperie, tandis qu'elle ne change pas en vérité le statu-quo du mariage puisqu'à peu d'exceptions près, quand l'amour n'existe pas le vœu nuptial est non-seulement méprisé, mais l'homme et la femme cherchent la satisfaction ailleurs.

La Philosophie Cosmique soutient aussi (ainsi qu'il a été expliqué par Max Théon il y a bien des années) qu'il y a une deuxième forme, d'union laquelle bien qu'elle soit loin d'égaler celle de la vraie dualité est digne d estime et d'honneur,

Cette forme d'union est celle où l'actif et la passion ont l'un pour l'autre l'affection et le respect de sorte qu'ils sont des principaux amis. Cette affection, estime, et amitié unies à de bonnes dispositions tendent à s'approfondir et à s'élargir avec les mutuels plaisirs, les mutuelles douleurs, les mutuels efforts et l'amour des enfants qui sont leurs.

En outre chez ceux qui sont de bonne volonté leur mutuel égard pour leurs devoirs respectifs est un beau et effectif moyen de développement, et ceci peut-être plus spécialement chez les passives qui en proportion de leur plasticité sont moulables ; et si elles refusent d'êtres moulées par des devoirs sont trop souvent moulées par des passions. La première union, savoir celle de la vraie dualité, est rare : la deuxième est comparativement fréquente et est digne d'être très évoluée.

Le désir si fréquemment exprimé d'être parfaitement

libre, indépendant et sans entrave n'a aucun solide fondement.

L'indépendance est l'isolement, et la liberté dans l'état actuel de la société n'existe pas. Aussi longtemps qu'un homme est cher à une femme ou une femme à un homme ils ne sont pas et ne peuvent pas être indépendants l'un de l'autre et si aucune personne peut déclarer véritablement :

« Je suis libre et indépendant, » c'est en réalité synonyme de la déclaration : « Je suis regardé avec une indifférence universelle. »

En proportion de la connaissance et de la pratique de la culture de soi-même, sera la sainteté dans le foyer familial d'où dépend le progrès de la nation : et rien ne tendra aussi heureusement vers la stabilité de la deuxième forme d'union que la sage et saine éducation concernant la vie du foyer et du home ; une éducation qui rend l'homme et la femme capables de se regarder l'un l'autre non pas comme des anges avant le mariage et des diables après, mais comme des êtres humains qui sont unis pour se soutenir l'un l'autre par l'aide, la confiance, l'affection et la gratitude mutuelle dans leur commune évolution vers le perfectionnement d'eux-mêmes et de ceux du bien-être desquels ils sont responsables.

A la fois la première et la deuxième forme d'union sont tenues pour sacrées par la Philosophie Cosmique.

Au contraire, elle soutient que toute union motivée par la vente et l'échange mercenaires ou politiques est simplement la prostitution légalisée.



Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON

REVUE COSMIQUE

Siège social : *6, rue de la Pompe Paris (XVIe)*



ABONNEMENTS :

France : 10 francs ; Etranger : 12 francs. — Le Numéro 1 franc.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'adresser leur montant au trésorier M. J. BLOT
5, Rue de l'Alboni, Paris XVIe
A partir du 15 avril

Les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique doivent être adressées au DIRECTEUR : AIA AZIZ, 6, rue de la Pompe, Paris (XVIe).

(Envoyer à cette dernière adresse l'échange des journaux et revues et les livres, brochures, etc.)

Publications Cosmiques

LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*
(Collection nécessaire aux adhérents pour l'étude de la Cosmosophie)
UNE ANNÉE : 12 Fr. — LES SIX ANNÉES : 60 Fr

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8e carré, parus

I } Le Drame Cosmique.
II }
III Les Chroniques de Chi.

Prix : 7 fr. 50 le volume

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON